

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1072

MONTREAL, 5 NOVEMBRE 1904

40 PAGES, 5c le Numéro



CANTILÈNE AU THÉORBE

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE REDACTION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
 Tirer du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
 Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Echos de partout. — Encore un Paradis des femmes. — Une antiquité papale. — Poésie: Respect, par Le Paria d'Amour. — Notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Le Testament, par G. d'Esparbès. — Poésie: Le livre de l'aimée, par Ed. Rostand. — Nouvelle: La fête des cerisiers à Tokio, par F. Ancis. — Poésie: Sonnet aux découragés, par M. Avette. — Choses vraies (avec gravures). — Chronique de la mode (avec gravures). — Comment on mangeait jadis, par L. Schneider. — Plaisanteries anglaises. — Dans la sibyle d'un chanteur. — Pages humoristiques. — Frontispice en couleur. — Jeux.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Lalotte (polka), par Stellen.

FEUILLETONS. — Histoire illustrée de Napoléon 1er. — L'Inconnue, par E. Le Mouel.

GRAVURES. — Cantilène au théorbe. — Portraits: Mme Judic; Mme Louise Théo; Mme Jeanne Granier; Le gén. Grippenber; Le vice-amiral Rodjestvensky; Guesde, l'un des chefs du parti socialiste; Le gén. japonais Hasegawa. — Paysage canadien: La vallée Thompson. — Type cosaque. — La chasse aux canards. — Guerre russo-japonaise: Une charge des Japonais arrêtée par des fils métalliques barbelés. — Haute école cycliste. — Le salut.

ECHOS DE PARTOUT

La maladie, qui est une épreuve pour les riches, est un désastre pour les pauvres. Le travail cesse, et mille frais s'accumulent. Si la philanthropie rend souvent gratuits les visites et les remèdes, il reste à la charge des pauvres gens, et ceci est une dépense terriblement lourde, le régime du malade. Ce régime est d'une extrême importance. Le corps y prend les forces qu'il emploie d'abord à lutter contre le mal, et ensuite à effacer les traces de la bataille. Le régime est la source de la guérison et de la réfection. Il varie avec chaque être humain. Mais il faut à tous, pendant longtemps, des matériaux sains, une cuisine bien faite, des plats légers et nourrissants, des menus appétissants et variés. Il faut de l'art et de l'argent. Les pauvres n'ont ni l'un ni l'autre. A chaque plat qu'ils donnent à leurs malades, ils mesurent avec angoisse le trou qui se fait à leur budget. L'anxiété de ce calcul se joint à l'anxiété de la maladie. Pendant ce temps, les malades s'en vont et les convalescents s'étiolent. Puisque les oeuvres charitables leur ont donné le médecin et les remèdes, ne faudrait-il point, par une suite naturelle, leur donner encore les aliments?

Cette oeuvre, une alimentation saine et peu chère pour malades pauvres, existe déjà en Allemagne. Comme la plupart des oeuvres, elle est due à l'initiative privée, à une seule femme, mais qui avait un rang, de la fortune et surtout un

coeur généreux. Elle s'appelle Mme de Rath. L'idée lui en vint durant une longue maladie. Elle sut profiter de la souffrance, puisque son mal la fit penser à celui des autres. Entourée de soins, elle avait sans cesse à l'esprit les malheureux qui en sont privés. Dès que son état s'améliora, elle s'occupa d'améliorer le leur. Sa première sortie fut employée à jeter les bases de l'oeuvre. Et en octobre 1900, la première cuisine pour malades (Krankenküche) s'ouvrait à Berlin, au numéro 10 de la Bruderstrasse.

Que l'on imagine d'abord une grande salle, garnie de cages vitrées, pour les services de la caisse, de la lessive, des livres et pour l'expédition des commandes. Une deuxième salle sert de restaurant. Elle est garnie de deux tables pour vingt personnes. Une porte s'ouvre sur la troisième pièce, qui est la cuisine. Elle a été organisée comme une cuisine modèle, avec les appareils les plus perfectionnés: tel est cet énorme fourneau à bain-marie, avec quatre chaudrons en nickel pur où sont préparés exclusivement les potages. Vapeurs et odeurs sont emportées par les appareils de ventilation. A cette cuisine attient une dépense, avec une grande glacière où l'on conserve la viande et le poisson.

Le personnel est très économiquement réduit. Une gérante dévouée y commande. Il comprend deux cuisinières excellentes; une caissière, qui tient aussi les comptes et fait la correspondance; trois livreurs, garçons de dix-huit à vingt ans, qui portent les commandes et font le service du nettoyage. Sept personnes dont les gages n'atteignent pas, au total, 90 dollars par mois.

Enfin, dès le début de son oeuvre, Mme de Rath choisit un comité de dames, dont chacune vient tour à tour et régulièrement assister à la consommation sur place et au départ des livraisons.

Ces livraisons se font elles-mêmes de deux façons. Dans un rayon de deux kilomètres, la nourriture est portée directement à domicile par les garçons montés sur des tricycles. Ces tricycles ont des caisses à compartiments où les plats sont tenus chauds par des thermophores. Au delà de deux kilomètres, ce mode de distribution est impossible. Mme de Rath a donc organisé, dans les quartiers éloignés, seize dépôts, où les mets sont portés par une automobile.

Cette cuisine a pour premier mérite d'être saine, et elle est faite, comme on nous l'écrit dans un français sans coquetterie, mais précis et expressif, "de bouillons gras et maigres, gelées de viandes, sucs réconfortants et rafraîchissants, mets rigoureusement préparés d'après les recettes et ordres médicaux, suivant les divers régimes bien spécifiés et indiqués pour toute espèce de maladie."

Les prix des portions sont très modiques, et un repas substantiel peut coûter de 6 à 20 cents.

Il ne faut pas prendre cependant ces chiffres comme base absolue, car l'échelle de prix est non point proportionnelle mais fortement progressive. Ce qui est très juste dans une oeuvre de charité, où le plus strict nécessaire doit être donné presque gratuitement, mais où la recherche peut être imposée davantage.

Ces données sont néanmoins intéressantes comme point de départ.

Une oeuvre si utile et si belle, qui se présente comme réalisable avec des ressources relativement modestes, mérite d'être propagée.

* * *

Au moment où l'Extrême-Orient est le théâtre de bouleversements dont on ne saurait prédire les conséquences, il nous a paru intéressant de jeter un coup d'oeil rapide sur l'essor général pris par le Japon depuis 40 ans.

Les progrès de ce pays, non seulement dans le dernier quart de siècle, mais surtout dans la dernière décennie d'années, sont tellement prodigieux qu'ils provoqueraient l'incrédulité si l'on ne pouvait aisément en constater l'exactitude.

On a appelé le Japon l'Angleterre de l'Extrême-Orient; il y a, entre les deux contrées, certaines analogies qu'il ne faut pas, toutefois, pousser trop loin. La plus frappante de ces

analogies, c'est que le Japon est, avec la Grande-Bretagne, le seul grand Etat insulaire, mais il aspire à sortir de ses îles, puisqu'il revendique la domination, sinon la possession de la Corée, terre continentale.

La superficie du Japon dépasse de près d'un quart celle du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Ainsi, le Japon n'a qu'une médiocre étendue; mais sa population est très considérable et elle augmente très rapidement. Elle figure pour 44,805,937 âmes en 1900 dans l'Annuaire japonais, et elle doit dépasser 46 millions d'âmes à l'heure actuelle. Elle s'accroît, en effet, de 500,000 âmes par année.

En 1872, le Japon ne comptait que 33,110,000 âmes; il dépassa légèrement 40 millions en 1889 (40,072,020 en cette dernière année); il avait 44,805,900 en 1900, et le voici, très vraisemblablement, à plus de 46 millions, aux environs même de 47 en 1904; il a ainsi gagné près de 14 millions en trente-deux années. Cette poussée de sa population est une des raisons qui le portent à chercher de nouvelles possessions.

Etant donné son territoire relativement restreint et en partie ingrat, le Japon a, parfois, besoin d'importer une assez grande quantité de denrées alimentaires; cependant, il paraît se suffire dans les années normales. Dans les dix dernières années (1893-1902), il a importé pour 135 millions de yens ou environ 65 millions de dollars de riz, qui forme la base de la consommation populaire, contre une exportation de 65 millions de yens ou 32 millions de dollars de la même denrée. Tout considéré, et quoique la pression de la population soit assez grande au Japon, le pays peut, en temps normal, à peu près se suffire au point de vue alimentaire, et il n'est pas obligé de recourir, comme l'Angleterre, à d'énormes achats de nourriture au dehors. Cela ne lui arrive que dans des années de disette, comme en 1897 et 1898.

Au point de vue financier, le Japon est également très remarquable.

Les revenus publics ont beaucoup augmenté depuis une dizaine d'années. En 1880, les revenus ordinaires ne s'élevaient qu'à 80,728,000 yens ou 40 millions de dollars; ils sont portés au budget de 1903-1904 pour 231,802,000 yens, soit 116 millions de dollars; ils auraient donc presque triplé en ce court espace de temps; il faut y joindre une vingtaine de millions de yens ou 10 millions de dollars de recettes extraordinaires. Les dépenses, d'après les chiffres de l'Annuaire, tant ordinaires qu'extraordinaires, seraient constamment au-dessous des recettes; il en résulterait un excédent de 7 millions de yens environ ou 3 millions de dollars pour l'exercice en cours.

La marine marchande du Japon s'est considérablement accrue depuis dix ou douze ans: le nombre des navires à vapeur a passé de 585 en 1890 à 1,395 en 1901, et leur jauge de 150,058 tonnes brutes à 585,532; c'est presque le quadruplement en ce court espace de temps. L'effectif de la marine à voiles a aussi énormément progressé: de 865 bateaux en 1890, il s'est élevé à 4,020 en 1901 et de 54,989 tonnes brutes à 336,436, soit plus de six fois plus. Seul le nombre des jonques est resté stationnaire ou à peu près, et le tonnage même en a légèrement diminué: 19,375 jonques jaugeant 3 millions 302,000 tonnes en 1890 et 19,758 d'un tonnage de 2,921,000 tonnes en 1901. Dans l'ensemble, le progrès de la marine japonaise, les jonques laissées de côté, n'a, sans doute, pas de parallèle chez les autres nations dans une période aussi brève.

Le développement du réseau de chemins de fer, sans être égal, est très remarquable aussi: de 1,399 milles anglais en 1890, ce réseau a passé à 4,237 milles, soit trois fois plus environ. Près des deux tiers du réseau appartiennent à des compagnies privées, moins de 1,300 milles sont la propriété de l'Etat.

Les finances japonaises paraissent avoir été dans l'ensemble bien conduites. Tout cet essor du pays n'a pu s'effectuer, néanmoins, sans des emprunts publics, d'autant que l'indemnité chi-



Mme Judic, célèbre actrice française



Mme Louise Théo, célèbre actrice française

noise a été consacrée, on l'a vu, à développer la flotte. La dette publique du Japon en 1903 monte à 280 millions de dollars en chiffres ronds (559,621,011 yens); elle a plus que doublé depuis 1892, où elle n'atteignait que 136 millions de dollars en chiffres ronds (270,552,000 yens).

Le Japon est arrivé, sous la direction d'un ministre des finances très capable, en même temps président du conseil, le comte Matsufiata, à établir effectivement son système monétaire sur la base de l'étalon d'or, en 1897; d'après les documents japonais, la Banque du Japon détiendrait un stock d'or en monnaies ou en lingots de 54 millions de dollars en chiffres ronds (108,118,817 yens). Les changes sur l'étranger, dans la dernière année (1902), seraient au pair, à savoir 2 sh. 6 le yen.

Quant au développement du commerce extérieur, il est, lui aussi, sans précédent et sans analogue: les exportations ont plus que quadruplé de 1890 à 1902 et les importations ont plus que triplé: les premières ont passé, dans ce laps de douze années, de 56,600,000 yens à 258,300,000, c'est-à-dire de 28 millions de dollars à 169, et les secondes de 81,728,000 yens à 71,731,000, soit 41 millions de dollars à 136 millions. Le commerce extérieur du Japon est à présent de plus de 360 millions de dollars.

Ces chiffres sont d'autant plus remarquables que les salaires sont bas dans le pays, quoiqu'ils aient sensiblement monté, presque triplé depuis dix ans.

Actuellement, les ouvriers gagnent de 10 à 30 cents par jour.

L'ouvrier japonais ne connaît pas le dimanche; cependant, les jours de fête sont nombreux, quoique n'étant pas des jours de repos obligatoire, mais plutôt de réjouissance facultative;



Le vice-amiral Rodjestvensky, commandant de l'escadre russe de la Baltique qui fait tant parler d'elle

dans les fabriques, le patronat accorde un jour de repos tous les dix ou quinze jours, sans que cependant il y ait de coutume uniforme à ce sujet.

Le Japonais n'a pas de religion: il se désintéresse des unes comme des autres, il est plutôt rationaliste, cela explique l'échec de tous les missionnaires qui s'y sont rendus: aussi, les fêtes correspondent-elles plutôt à des réjouissances familiales et pour ce le respect, en tant que jour de repos, est très élastique.

Il est certain que l'on sera surpris de la modicité des salaires, mais il est à considérer que les ouvriers de l'empire du Levant sont d'une sobriété remarquable et ont peu de besoins.

Les hommes travaillent presque complètement nus et les femmes se contentent de passer un jupon; un édit de 1878 a dû les obliger à s'habiller davantage: une natte étendue leur suffit comme couche, et enfin, le coût de la vie est peu élevé; un ouvrier paie 10 à 25 centimes pour son modeste repas, composé de riz, qui, comme en Chine, est la base de l'alimentation, d'orge, des légumes ou du poisson.

Il n'existe pas de groupements corporatifs; une seule tentative a été faite, sans résultats, d'ailleurs, parmi les ouvriers du bâtiment de Tokio.

Cependant, l'esprit d'association commence à se développer sous la forme mutualiste, et dans



Mme Jeanne Granier, célèbre actrice française

quelques établissements les ouvriers ont organisé des caisses de secours mutuels en cas de maladie ou de chômage.

* * *

Depuis longtemps les Anglais ont démontré par la pratique, qu'en améliorant les petits logements on pouvait diminuer dans de sensibles proportions la mortalité de leurs habitants, c'est pourquoi la nouvelle loi française sur la santé publique, du 15 février 1902, dit que lorsque le taux de la mortalité dépasse 20 p. c. dans une commune, il y a lieu de prendre des mesures pour diminuer le nombre des décès.

Parmi les moyens à employer pour diminuer la mortalité, l'amélioration des petits logements est un des plus efficaces, car le taux de la mortalité des locataires des maisons construites par le Conseil de Comté de Londres n'atteint pas 20 p. c., tandis qu'il dépassait 40 p. c. dans les maisons qui furent démolies par ses soins.

Dès 1894, M. Trélat, au congrès d'hygiène de Budapest, a commencé une campagne pour arriver à modifier l'état des habitations parisiennes, de façon à faire pénétrer l'air et la lumière dans toutes leurs pièces. Pour atteindre ce but, il proposait d'exproprier les maisons par zones horizontales et de supprimer les étages des maisons en façade sur rues, de façon à limiter la hauteur des bâtiments à la largeur de la rue.

En France, on n'a pas tenu compte de la communication de M. Trélat; au lieu de diminuer la hauteur des maisons à étages on l'a augmentée, et aujourd'hui on construit des habitations à bon marché qui ont jusqu'à sept étages. Le résultat a été facile à prévoir et il n'est pas étonnant de constater que dans certains quartiers de Paris, la tuberculose tue 11 habitants sur 1000.

En Allemagne, les paroles de M. Trélat n'ont pas été perdues. Toutes les municipalités cherchent à détruire les taudis dans lesquels s'étiolent les ouvriers, et si elles ne réussissent pas toujours à supprimer l'insalubrité des maisons anciennes, elles créent de nouveaux quartiers, dans lesquels la construction est soumise à des règlements parfaitement étudiés pour empêcher la production de foyers épidémiques.

Parmi les articles les plus intéressants, nous citerons ceux qui interdisent de construire sur des terrains qui ne sont pas reliés à des voies munies d'égouts et ceux qui défendent de bâtir des maisons dont la hauteur serait sensiblement supérieure à la largeur de la rue qui les dessert ou qui ne seraient pas éclairées par des cours assez vastes.

L'histoire de l'Eglise doit être enseignée avec une grande probité: Dieu n'a pas besoin de mensonges. — Léon XIII.

* * *

On perd son temps à vanter à des aveugles les beautés de la nature; aux sourds le charme de la musique et aux âmes serviles le prix de la liberté. — G.-M. Valtour.



Le général Gripenberg, commandant la deuxième armée russe en Mandchourie

ENCORE UN PARADIS DES FEMMES

Dans un de nos précédents numéros, nous parlions d'une secte en Russie dont les membres du sexe masculin s'engageaient à obéir en tous points à leurs épouses et à se soumettre à elles au point de leur confesser chaque semaine leurs fautes et péchés, véniels ou capitaux.

Voici maintenant que l'on vient de découvrir un nouveau Paradis pour les femmes, une île bénie du ciel, comblée de tous les dons d'une nature tropicale. Cet Eden, mesdames, c'est l'île de Sumatra, dans l'archipel de la Sonde.

Plus d'une de nos lectrices aura sans doute admiré, à l'Exposition Universelle de 1900, l'architecture gracieuse aux toitures coquettement retroussées à la chinoise du pavillon rustique malais dans la section coloniale hollandaise. Voici un aperçu sur la section des femmes de Sumatra qui fera pâmer d'aise les partisans de l'émancipation féminine; toutes les lectrices et lecteurs de cette revue.

Lors du mariage, tous les biens du mari sont reconnus appartenir à la femme, et le mari désormais s'applique et s'évertue de toutes ses forces à les augmenter.

Le divorce est pour ainsi dire inconnu à Sumatra, ce qui est probablement dû à cette particularité que les conjoints ne cohabitent pas, chacun ayant son domicile privé et personnel. Tellement est heureuse et enviable la position des femmes mariées dans cette île bénie, que le veuvage y est regardé avec juste raison comme une calamité à laquelle il faut se soustraire sans délai.

Il s'ensuit que le voile du veuvage est tissé à dessein du tissu le plus léger que l'on puisse fabriquer pour que le moindre coup de vent le déchire et l'emporte au plus tôt. Ceci permet à la très consolable veuve de convoler quelques mois à peine après le décès de son cher époux, et de s'enchaîner à nouveau avec les chaînes dorées du mariage.

Epouses mal mariées, divorcez au plus vite, et vous, veuves qui demandez à être consolées, allez à Sumatra, et si les maris de là-bas ne vous répugnent pas trop, partez-y chercher le bonheur que vous n'avez pu trouver dans votre pays natal!

UNE ANTIQUITÉ PAPALE

Voici une nouvelle découverte à Rome pour faire pendant à celle mise à jour dernièrement dans le Forum de Rome, et dont M. Loubet a eu la primeur lors de son dernier voyage en Italie. On se rappelle, en effet, que ce printemps, à la suite de fouilles pratiquées dans les substructions de l'antique agora romaine, on a découvert des squelettes et des ustensiles offrant tous les caractères de ceux mis à jour dans les anciens tombeaux mexicains et péruviens.

On a retrouvé aussi dans le cimetière de Sainte-Domatille, dans les catacombes, la sépulture d'un des derniers papes, saint Damase, et de sa mère Laurence. Le pontificat de Damase remonte à l'an 315 de notre ère, et toute trace de son tombeau avait été complètement perdue, quoique celui de sa soeur Irène soit bien connu des archéologues. On avait déjà souvent, mais

vainement, recherché les ossements de ce chef de la primitive église, que l'on a enfin retrouvé non loin de la crypte de Saint-Marc-Marcellien. La pierre tombale de cette sépulture porte une inscription disant que là aussi, au même endroit, avait été inhumée la mère du Souverain Pontife.

JEUX INNOCENTS

Savez-vous quel est le dernier cri de la fashion sportive féminine en Angleterre? Tout bonnement le saut à la corde.

Ainsi en a décidé la "Ladies field", qui fait autorité. La "Ladies field" estime que "la seule forme d'exercice qui semble réellement fashionable (car on ne peut appeler exercice le fait de conduire une automobile) est l'art renaisissant du saut à la corde." Le rédacteur connaît personnellement un gentleman qui va prêchant partout aux dames l'excellence et la "fashionabilité" de ce sport. Il a déjà fait des converties.

Cela va-t-il gagner nos Canadiennes? Il ne manquerait pas de spectateurs, pour voir cela.

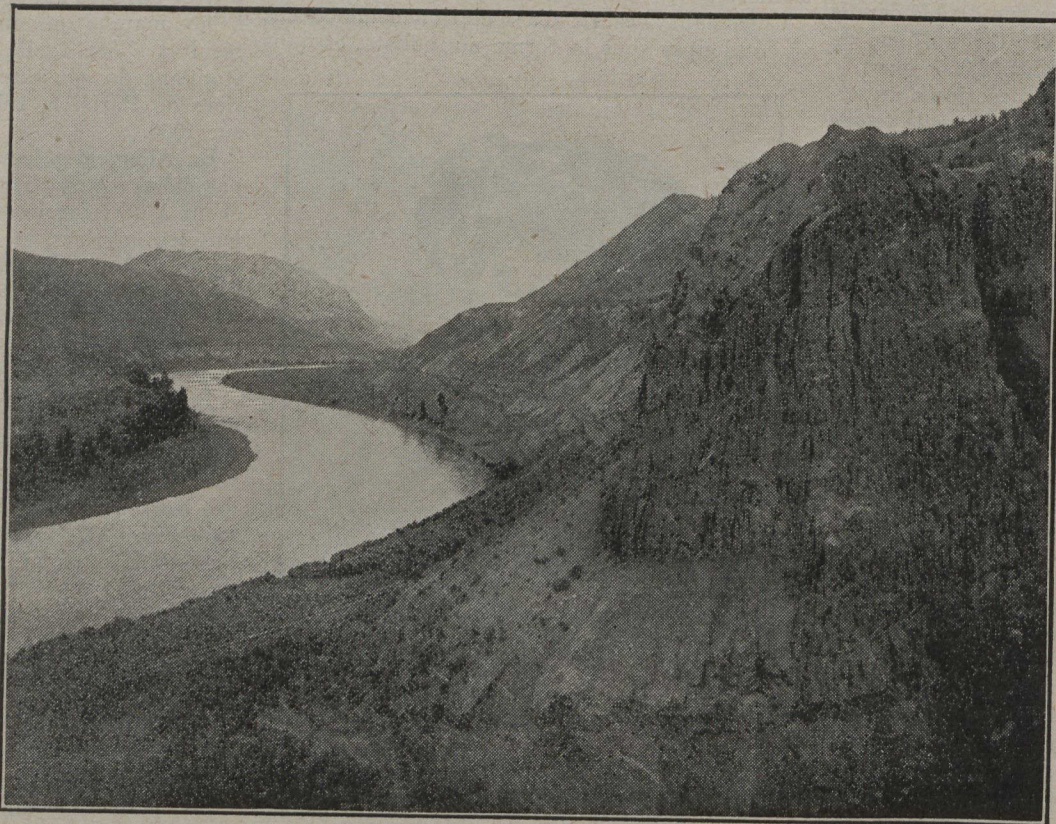
zaine environ. Sous la conduite d'un "kapita", ils quittent leur village dès le premier chant du coq. Ils s'en vont vers le lieu de l'initiation, où ils doivent être arrivés avant le lever du soleil. Là, le Nganga ou féticheur du Nkimba, commence par dépouiller chaque postulant de tous ses vêtements; puis il l'étend par terre, et, comme un boulanger qui travaille sa pâte, il le frappe trois fois du poing en le roulant trois fois sur la terre; il prononce, dans la langue du Nkimba et en appuyant terriblement sur chaque syllabe, le nouveau nom du catéchumène. puis il se met à enduire et à frotter tout le corps du malheureux avec de la terre blanche, et ce corps noir devient aussi blanc qu'un mur badigeonné. Alors seulement, le farouche sorcier donne à l'initié les premières leçons de son nouvel état.

Quand tous les novices ont été badigeonnés, on entoure leurs reins de feuilles de palmier; le féticheur leur indique brièvement le règlement qu'ils auront à suivre à l'école; puis, prenant le premier par une feuille de son habit de verdure, il les conduit au village voisin, où tous doivent le suivre.

Puis, le maître féticheur serre successivement son petit doigt autour du petit doigt de chaque novice, et prononce son nom nouveau. Il prend

ensuite du sel mêlé avec du pilipili, et, avec le pouce, il met de ce sel sur la langue des novices. Alors seulement, les novices peuvent prendre de la nourriture, car jusque-là ils étaient à jeun. Du village, ils se rendent à l'école du Nkimba. C'est un grand chimbek en paille, où trône contre une des parois, et dans un panier, le fétiche Nkimba. Arrivés là, les novices jettent leur habit de verdure, car le fétiche Nkimba ne permet pas que l'on se présente dans son temple, autrement que tout nu.

On leur apprend des chants indigènes et la langue du Nkimba, langage mystérieux, que les initiés seuls comprennent. Il diffère beaucoup de la langue usuelle, et se conserve par tradition sans lettres, sans grammaire, sans écrits, dans la mémoire de ces sauvages.



PAYSAGE CANADIEN — La vallée Thompson, ligne de l'ouest du chemin de fer Pacifique-Canadien

POUSSIÈRE A RECUEILLIR

Un entrepreneur, qui avait traité à forfait pour la démolition d'une usine fermée depuis plusieurs années, vient de faire ce que l'on peut appeler une bonne affaire et ne doit pas regretter son marché.

Quand l'usine était en pleine activité, on y avait fabriqué, pendant une vingtaine d'années, des montres en or.

Et en la démolissant, on a recueilli, en la déparquettant, de la poussière d'or en telle quantité qu'on peut l'évaluer à une valeur de près de 100,000 dollars.

On se mettrait bien frotteur de parquets à ce prix-là!

L'INITIATION des FÉTICHEURS au CONGO

De temps en temps, les chefs d'une contrée trouvent bon d'ouvrir l'école du fétiche Nkimba; tous les enfants mâles auront à y entrer; ils sont cinquante, cent, d'après l'importance du pays. Chaque village en enverra une demi-dou-

zaine environ. Sous la conduite d'un "kapita", ils quittent leur village dès le premier chant du coq. Ils s'en vont vers le lieu de l'initiation, où ils doivent être arrivés avant le lever du soleil. Là, le Nganga ou féticheur du Nkimba, commence par dépouiller chaque postulant de tous ses vêtements; puis il l'étend par terre, et, comme un boulanger qui travaille sa pâte, il le frappe trois fois du poing en le roulant trois fois sur la terre; il prononce, dans la langue du Nkimba et en appuyant terriblement sur chaque syllabe, le nouveau nom du catéchumène. puis il se met à enduire et à frotter tout le corps du malheureux avec de la terre blanche, et ce corps noir devient aussi blanc qu'un mur badigeonné. Alors seulement, le farouche sorcier donne à l'initié les premières leçons de son nouvel état.

RESPECT

Quand tu reposeras, j'irai près de ta couche
Pour te parler d'amour me mettre à deux genoux.
Des mots respectueux me viendront à la bouche,
Et l'ange du Bonheur restera près de nous.

J'irai craintivement respirer ton haleine,
Baiser dévotement tes mains et tes cheveux.
Mes lèvres, en tremblant, t'effleureront à peine
Et prieront le Seigneur d'exaucer tous tes vœux.

Puis pour charmer ton coeur, troublant la solitude
Mes lèvres te feront le plus doux des aveux
Et tu me souriras... C'est tout ce que je veux.

Je dirais la chanson que tu dis d'habitude.
Nous relirons tous deux les vers que je te fis,
Et mon coeur pensera que cela lui suffit.

LE PARIA D'AMOUR.

Extrait de Fleurs éparées.



Notes Scientifiques

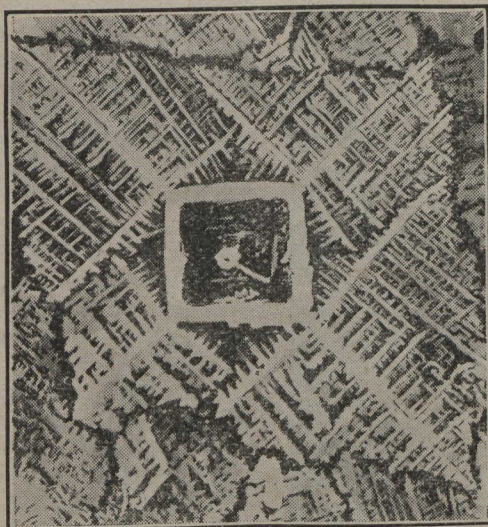
LA CONSTRUCTION D'UN GRAIN DE SEL

Les sels jouent un rôle essentiel dans les phénomènes de la vie, ils sont indispensables à son entretien, et la privation complète de sel, malgré une alimentation très riche, entraîne la mort plus rapidement que l'inanition complète.

L'étude des sels est donc très importante; elle est aussi très intéressante, mais, comme elle est extrêmement étendue, nous nous bornerons aujourd'hui à l'étude de la construction d'un grain de sel de cuisine.

Une expérience bien simple, que chacun peut facilement répéter, va nous permettre de connaître le secret des molécules et d'apprendre comment elles travaillent pour bâtir le cube de sel.

Prenons une cuillerée d'eau claire, faisons-y dissoudre une bonne pincée de sel blanc, ajoutons-y deux à dix gouttes de sérum sanguin, ou d'une solution de 5-100 de gélatine, ou de blanc d'oeuf bien passé au nouet, ou d'une solution de gomme arabique; versons un peu de notre solution ainsi préparée sur une plaque de verre mince, et mettons la plaque horizontalement à sécher. En l'observant avec une bonne loupe, de préférence un triplet, nous verrons se construire les grains de sel; non pas, comme on l'a cru



Photographie d'un grain de sel en construction, montrant la topographie et les directions des molécules dans la solution autour du grain de sel. (Le sel correspond aux parties blanches du cliché.)

et comme on nous l'a enseigné jusqu'ici, suivant un plan quelconque aboutissant au cube, mais suivant un mode de construction toujours le même, parfaitement régulier, géométrique et étrangement compliqué.

A la première période, la naissance du grain de sel se montre par un point, centre de cristallisation; bientôt se montre la deuxième période, caractérisée par la construction d'une croix formée de deux branches perpendiculaires; à la troisième période, sur chacune des branches de la croix, s'élèvent des branches perpendiculaires; sur celles-ci, d'autres branches perpendiculaires, et ainsi de suite; puis, quatrième période, apparaît un carré au centre de la croix dont les branches se trouvent dirigées suivant les diagonales du carré; à une cinquième et dernière période, un second carré se forme sur le premier, ayant tourné de 45° par rapport à celui-ci et ayant ses côtés perpendiculaires aux branches de la croix; ces deux carrés, d'abord creux, se remplissent de sel et la construction est achevée. La préparation desséchée montre les lignes suivant lesquelles les molécules salines se sont déplacées pour aller construire le cube à angle droit. Ces constatations démontrent le fait très curieux, et jusqu'ici insoupçonné, que, pendant la cristallisation, les molécules dissoutes "se déplacent" dans les solutions suivant des direc-

tions régulières et géométriques.

La figure, qui est une photographie de chlorure de sodium cristallisé dans la sérine, montre toutes les périodes du phénomène; le centre de la figure est le centre de cristallisation; on voit nettement les deux branches de la croix formant les axes principaux de cristallisation; on voit également les branches perpendiculaires qui, à la troisième période, ont poussé sur les branches principales; enfin, on voit les deux carrés à 45 degrés l'un de l'autre qui n'ont plus qu'à se remplir de sel pour achever le cristal; l'image autour de ces deux carrés est ce que nous avons nommé le "champ de cristallisation"; elle nous représente les voies suivies par les molécules pour aller construire le cristal. La photographie ne représente évidemment le phénomène que dans le plan d'une des faces du cristal.

Ces belles expériences de physique moléculaire n'exigent d'autres instruments qu'une plaque de verre et une loupe; cette méthode donne d'ailleurs une infinité d'autres résultats non moins curieux.

LES PROJECTEURS ÉLECTRIQUES

On sait le rôle de plus en plus prépondérant que les projecteurs électriques sont appelés à jouer dans la guerre moderne. Celle qui se déroule en ce moment aux confins de l'Extrême-Orient nous en fournit chaque jour, pour ainsi dire, une preuve nouvelle.

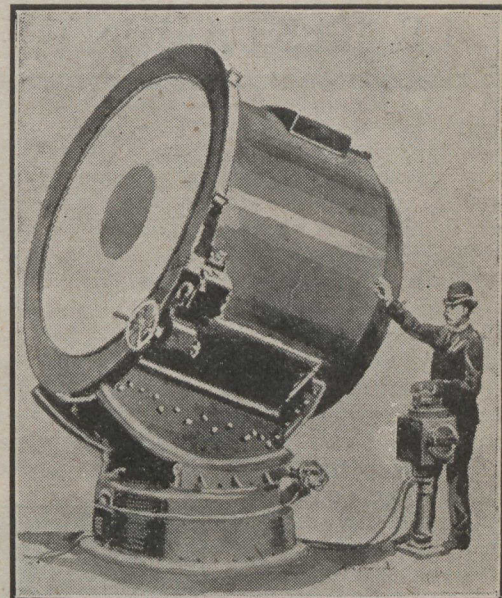
Puisque le sujet est à l'ordre du jour de l'actualité, nous croyons intéressant de donner ici quelques renseignements, sous une forme aussi peu technique que possible, sur les projecteurs en général, et, en particulier, sur un des plus puissants appareils de ce genre, peut-être même le plus puissant, que vient de construire la maison Schuckert, de Nuremberg, la première en Allemagne pour le montage et l'équipement électrique des phares à grande portée.

Réduit à ses éléments essentiels, un projecteur se compose d'un appareil optique (lentilles et miroirs combinés), d'une lampe à arc, d'une enveloppe métallique contenant ces différents organes, et d'un moteur électrique permettant de mouvoir le système avec facilité dans toutes les directions.

La figure qui accompagne notre description suffira à faire comprendre la disposition générale des projecteurs, en donnant en même temps une idée des dimensions remarquable du fameux phare militaire de Nuremberg. C'est, en effet, une vue d'ensemble du projecteur monstre dont nous parlons plus haut. La seule comparaison avec l'homme qui le fait manoeuvrer permet de se rendre compte qu'il s'agit là d'un appareil de dimensions tout à fait exceptionnelles. Ses dimensions peu communes le différencient de ses "frères cadets".

Comme on le voit, l'oeil du projecteur, absolument rond, est constitué par une énorme lentille vexe, dont le diamètre atteint près de 6 pieds.

Cet oeil, détail curieux, peut se fermer et s'ouvrir, tel un oeil humain. Un volet, composé de onze lamelles métalliques mobiles et que commande un circuit spécial, fait l'office de paupière. Il suffit d'appuyer sur un bouton pour qu'elle se ferme immédiatement, interceptant de la manière la plus complète le formidable faisceau lumineux. C'est l'occultation instantanée du soleil, à la volonté du mécanicien, et sa réapparition également instantanée, en une fraction de seconde... L'appareil éclairant



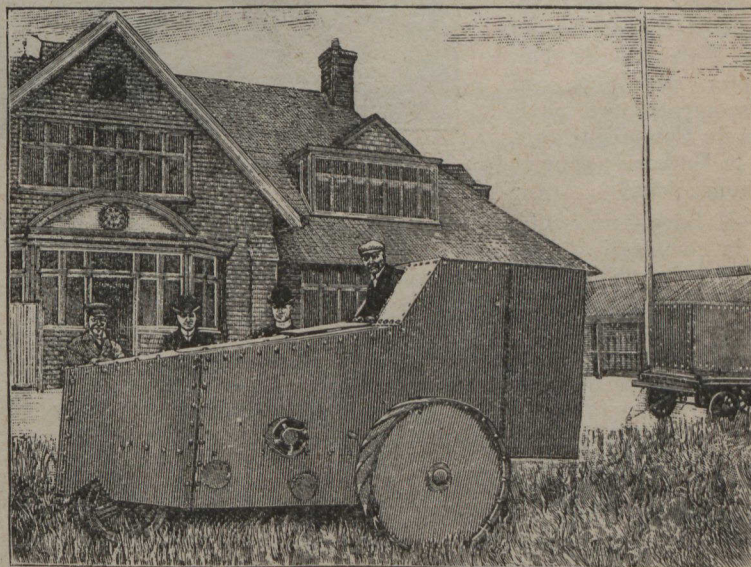
Le projecteur électrique

est un système assez compliqué de charbons disposés en couronne et traversés par un courant intense d'environ 300 ampères. Il est placé au foyer d'un grand réflecteur parabolique en verre étamé d'une couche d'argent pur.

Enfin, le projecteur, dont la hauteur atteint 12 pieds, et le poids, avec ses accessoires, quelque 4,500 livres, est mis en mouvement, sans effort, au moyen de deux commutateurs électriques, l'un commandant le moteur placé sous la base même du phare et qui imprime au système, par l'intermédiaire d'engrenages, les déplacements verticaux nécessités par la manoeuvre; l'autre commandant un second moteur qui contrôle les mouvements horizontaux du faisceau lumineux.

Ajoutons un dernier perfectionnement, préconisé en Allemagne, auquel a été donné le nom de "double disperseur". Le dispositif en question consiste en deux groupes parallèles de lentilles cylindriques, dont l'interposition permet de varier l'angle de dispersion des rayons lumineux dans des limites considérables (de 2 à 45 degrés au besoin). Il devient ainsi possible, dans l'espace de quelques secondes, soit de concentrer la lumière d'une manière très intense sur un point déterminé, soit d'obtenir un éclairage diffus pour illuminer plus faiblement de grandes zones obscures.

Et maintenant, si l'on veut savoir la puissance du projecteur que nous venons de décrire, nous dirons qu'elle n'est pas inférieure à "trois cent millions" de bougies. C'est à peu près comme si le projecteur de Nuremberg valait à lui tout seul six phares de première classe, parmi les plus perfectionnés.



UNE AMBULANCE AUTOMOBILE

L'inventeur de cette curieuse machine vient d'être autorisé à faire des expériences aux grandes manoeuvres de l'armée anglaise. Les résultats ont été, assure-t-on, des plus satisfaisants. Notre gravure représente la machine vue de côté.

LE TESTAMENT

La malade se réveillait.

Un faible soupir vint à ses lèvres et s'en exhala, silencieux. Son regard profond visita la chambre, en palpa les choses, une à une, et se coula de côté, vers quelqu'un d'assis qui rêvait :

—Pauvre ami!

M. de Saffrenages leva le front :

—Comment? vous êtes éveillée!

Il la regarda avec épouvante.

Mme de Saffrenages agonisait à trente ans, plus belle que jamais, étendue sans force entre deux bonheurs qui s'apprêtaient à la fuir : une fortune immense et un amour partagé. Quelques chuchotements, cueillis à d'invisibles bouches, l'avertissaient du départ : la mort a ses signaux; une porte au fond de la chambre s'était ouverte sans bruit; on l'avait fermée, d'elle-même elle s'était rouverte; pour qui donc? Mme de Saffrenages, superstitieuse, assistait à ces apprêts du mystère, blottie, séduisante encore, en de glaciales malines, interrogeait tout, les mille choses délicates, gaies, usagères de sa vie heureuse, les étoffes et les joujoux, de grêles meubles, les amourettes des tapis, les nudités du plafond, certaines boîtes émaillées, marquetées, un paravent, des miroirs sur tout, qui, vus de biais, s'emplissaient d'ombre, de bleuissantes porcelaines, le perchoir d'Amphion, un Saxe, — et tout cela lui disait sa fin, tout, jusqu'aux yeux du comte où, penchée, se mourait insensiblement son image...

—C'est donc fini, mignon coeur, vous m'allez perdre et je vais partir.

—Non, dit assez nettement M. de Saffrenages, vous n'êtes qu'affaiblie; ne parlez point sur ce ton, gardez vos souffles, et ne songez qu'à d'aimables choses; votre mal est semblable au brin d'air vif de l'an dernier, pas plus, qui vous surprit aux environs de Compiègne, près de la Verberie; vous en souvenez-vous?

—Il faisait un vent! Vous étiez bien beau, dit la comtesse.

—Vous un délice! et je vous vois telle aujourd'hui. Vous toussâtes un peu, le soir, une façon de rhume d'ange; mais la bonne partie en tout! (Il se rapprocha.) M. de Luxembourg dont le fusil éclata aux mains — quelle décontenance! — vous offrit un faisceau que Sa Majesté venait de tirer; ce sont là de beaux jours, ils renaîtront.

—Point, hélas!

—Que dites-vous!

Il essaya de sourire, y parvint. M. de Saffrenages avait été brave, mais jamais comme en cet instant: ce petit sourire fut une action d'éclat.

—Mais si! Et vous n'êtes qu'au repos, voilà tout! Quels nuages! Le médecin va vous mettre au fait, car il doit venir tout à l'heure. Pre-

nez de droites idées; si vous aviez vu, comme votre cher vôte, et cela vingt fois, le dernier de vos jours de vie, l'émolliente langueur qui vous accable sans cause me tourmenterait un peu l'âme; mais vous êtes comme vos tantes: tout amincissement est maladie, et l'âge annonce la proche mort. Coquille perlée, voyez mes yeux, suivez-y l'amour que j'ai pour vous, et n'agonisez point de vos craintes. Seule la vieillesse nous peut un jour séparer, sans nous désunir; mais vous serez alors attaquée, prenez garde, car je serai sourd, brèche-dents, cracheux, d'haléine forte, et porté à la froide humeur (le comte sourit tout à fait). Vous rayonnerez, vous, de grâces plus tranquilles, et des illusions qu'offre à la beauté une fortune qui...

Mme de Saffrenages, renversée, l'interrompit sur ce mot :

—Quittez ce ton; il me fait haïr les approches

son uniforme, son coeur, sa gloire, et deux épérons; quelle figure, dites, promènerez-vous dans le monde après mon départ? Suivez: vous aurez l'hôtel que voici, mon château du Sap-sur-Garonne et ses dépendances, trois métairies de frais rapport, celles de Châteaudin et de Nantes...

La blonde tête roula sur l'oreiller; M. de Saffrenages la reçut dans ses doigts :

—Je n'accepte rien; plus un mot! Ce sont arrangements indignes!

L'agonisante chuchotait :

—...qui vous constitueront cinquante mille écus de rente... Vos mouvements me fatiguent, cessez; cinquante mille écus, plus...

Son regard toucha un coffret :

—...plus mes perles, mes diamants, et le solitaire du prince de Condé.

—Miette!

—Ainsi, vous pourrez éviter la boue.

M. de Saffrenages, éperdu, lui baisa le front.

—Là, dit-elle, là... dans ce coffre, ces choses sont écrites...

—Reposez, je vous en conjure! Battement de mon coeur! Beauté vivante, taisez-vous!

—Mon testament...

—Vos baisers!

—Le testament... le testament, soupirait-elle, le testament qui vous enrichit... là...

On annonça le médecin.

Comme il allait devant, M. de Saffrenages, très pâle, barra la porte de son corps.

—Ne l'effrayez point. Faites vite! Allez, voyez, revenez. Vous me direz tout.

Le visiteur s'inclina.

M. de Saffrenages fit trois pas dans le salon, se regarda dans une glace...

Peu fait aux chagrins, il avait maigri, vieilli. "Ceci, dit-il, n'est point du premier galant; quelles mines, mon ami, apportes-tu à la comtesse! les malades ont besoin de récréations; vois cette salopaille à ton oeil... (il essuya ses paupières), ces cheveux d'Amérique, révoltés, qui t'ensauvageonnent... (il prit un peigne), ces dents sales qui ont l'air d'avoir mâché des injures... (il saisit une brosse). Et ces ongles? Quelles républicaines poignées de

Mais comme il se regardait encore, collé à la glace, attentivement, mouchoir, peigne, brosse, canif lui glissèrent des mains... "Quelles ruines! murmura le comte; sont-ce là, madame, les traits chéris que vous baisiez..." Pesant sur ses rides, il compara ses assauts, les blessures de ses huit batailles, son exil, aux ravages que lui causait le mal de sa femme, et reconnut l'ardeur de son amour. Il n'avait plus de visage, la souffrance l'avait fondu; son dos flottait sous l'habit; sa tête, si gracieuse naguère, endurcie d'angles, semblait avoir insulté Dieu... Terrifié, il s'arracha de cette image, et se mit à marcher dans le salon, en attendant le médecin...

—Monsieur.

Le petit homme noir était là.

—Vous m'avez prié...



PAYSAGE CANADIEN — Le lac Miroir et la Ruche, district des Montagnes Rocheuses

—Ah! cria le comte, eh bien! Quoi! Parlez!
—Vous m'avez prié de tout vous dire...
—Oui! Parlez! Vite! Parlez donc.
—Ce n'est plus qu'une affaire d'heures; ce soir, peut-être... La malade s'en va, doucement...
—Vous n'avez rien fait paraître?
—Non.
—C'est bien, laissez-moi.

La figure de M. de Saffrenages s'était crispée; les yeux, héroïques, renfoncèrent leurs larmes, et la bouche essaya de sourire, y parvint. Ce jeu que la glace renvoyait eut la durée d'un instant; puis le comte se raidit, donna le tour à ses manches, poussa la porte, et courut au lit:

—Que vous avais-je conté, brin! Riez! Je viens de voir le sauveur; vous n'êtes point malade! Du tout!

Empourprée, la poitrinaire se souleva:

—Mon ami!

Ce saut de réveil, le bond de cette vie gisante qui s'élançait, faillit tuer le comte:

—Oui, trésor, mille fois oui! Vous n'avez rien!

Preste, gai, refaisant un pli aux dentelles, il cherchait une explication:

—Une défaillance de l'estomac; les femmes ont de ces fumées; des piqueries à la gorge, un peu de pâleur et de paresse, le séjour au lit, que sais-je... Vous serez sur vos grands talons dans deux jours, promenoir de Saint-Cloud dans huit, au bal des Gontant dans quinze!

—Ah! rêve, quelle joie vous me faites! Je renais, je revis pour vous; il me semble que je pourrais me lever... Oh! tenez, déjà...

—Imprudente! cria le comte.

Il y eut tant de terreur dans ce cri que l'agonisante retomba:

—Vous faites en vain du sublime, mais je porterai ce mensonge à Dieu, — mes sels... — il vous vaudra le paradis. Es-tu beau! Que je vous aime ainsi, mon pauvre officier. Venez, je voudrais vous presser... Vos lèvres, plus près, je meurs...

—Tourment! se lamentait le comte, voyez mes yeux! entendez ma voix! ne sentez vous point que la vie revient! Ah! vous me faites saigner le coeur; que faut-il vous dire? je ne sais plus...

Il frappa son front tout à coup:

—Eh bien, si! si! Levez-vous, — comme cela, — soyez sage. Vous allez être sûre, cette fois, que vous n'êtes point malade, et qu'il vous faut dès à présent songer aux délices de votre avenir. Ce testament.

Il le retira du coffret, suspendit cette fortune au-dessus de la flamme des bougies, et se mit à rire. Un silence effrayé pénétra la chambre; la pendule elle-même ne compta plus... et debout, scandant ses mots d'une délicate cuiller d'or:

—Puisque vous me savez, madame, attaché à de misérables joies, aux vains plaisirs de la fortune, bienfaits desquels, pendant le temps que j'eus l'honneur de servir Sa Majesté aux armées, le destin m'écarta toujours; puisque je ne puis à présent me passer, de par mon accoutumance au mariage, d'une table servie à souhait, d'une livrée nombreuse, d'ornements galants, de voitures molles, et de quelque argent pour le whist, considérez qu'il me faut être bien sûr de votre vie, et des générosités dont votre convalescence ne me comblera que trop pour que je brûle ici, à vos yeux, et sans nul émoi, ce vélin...

La flamme mordit le testament, et le paradis erra dans les yeux du comte.

—Ah! dit la malade éblouie, vivre...

Le papier brûlait.

—Il me semble que je bois les longues années. Vivre!... Vivre!...

Une cendre tomba des ongles de M. de Saffrenages, qui alla s'essuyer, puis revint au chevet du lit:

—Chère toute, il faut croire les "égoïstes"; vous êtes mon amour, vous êtes aussi ma dignité, ma figure, et mes attitudes mondaines. Que ferais-je si vous mouriez: une triste représentation. La queue du diable n'est à tirer que pour des mains de vingt ans. — Vous serez bien belle à ce bal...

—Dieu! dit Mme de Saffrenages, moi qui croyais mourir, et voici qu'on me parle de danser.

—Quelle robe mettez-vous? la mauve aux pendants d'hyacinthes, ou la blanche ornée de cygne?

—Mais chat, vous oubliez donc que c'est un "costumé", dit Mme de Saffrenages, devenue rose d'émotion; je reprendrai celle de satin marly, muguetée, qui vous plaît tant, jaloux!

—Vous mettez de la poudre?

—Un tout petit rien, ça...

La tête de Mme de Saffrenages se coucha mollement.

—Après, dit le comte, nous irons à Venise.

—A Venise.

—L'année prochaine...

—L'année prochaine, chuchota Mme de Saffrenages, nous ferons...

Comme elle ne terminait pas, il se pencha.



(L'hypnose et l'harmonie des gestes)

APPEL

Souriante, cette âme peureuse était morte sur un espoir.

* * *

Un peu crotté par les funérailles, M. de Saffrenages, deux jours après, revint se voir à la petite glace: "Belle tête de militaire, dit-il, je suis affreux. Allons, lieutenant, fais ta malle."

Agenouillé, il y jeta trois chemises, un uniforme, ses lettres, la robe marly volée aux héritiers, une enveloppe pleine de cheveux blonds, sa cravache, la croix de Saint-Michel, et une paire d'éperons. Quand ce fut fini, M. de Saffrenages descendit le grand escalier, lieutenant de cheveu-légers comme devant. Les hommes de cette trempe sont forts, surtout lorsqu'ils sont blessés. Personne, dans l'hôtel, n'ignorait le coup qui le frappait; mais ceux les premiers qui nous font sentir les inconséquences du sort, les valets, rangés respectueusement, le saluèrent.

GEORGES D'ESPARBES.

EXPRESSIONS RÉPÉTÉES

Tout le monde a une expression ou un mot favori qu'il répète constamment et sans en avoir conscience. La chose est très facile à constater; peu de personnes qui échappent à cette manie. Les écrivains n'échappent pas à ce fait général. Pour n'en citer qu'un exemple, voici neuf vers relevés dans soixante pages de Leconte de Lisle:

Elle vient, elle accourt, ceinte de "lotus" blancs.
Sur le large "lotus" où son corps divin siège.
Les étangs de saphir où croissent les "lotus".
Respirait des "lotus" les calices de l'azur.
Où le "lotus" sacré s'épanouit en fleurs.
Et le lac transparent de "lotus" étoilé.
Et dont les blancs "lotus" sont souillés de limon.
Dans l'onde où le "lotus" primitif a fleuri.
Et parmi les "lotus" se bercèrent sur l'onde.

Le "lotus" est une plante poétique, il faut l'admettre; mais, à cette dose, c'est un peu abusif.

LE LIVRE DE L'AIMÉE

I

J'aime les fleurs de son tapis,
Les dessins de ses rideaux roses, —
Les magots qui prennent des poses
Sur son étagère accroupis, —

Les vieux céladons pleins de roses
Aux parfums lourds, comme assoupis.
J'aime les fleurs de son tapis,
Les dessins de ses rideaux roses.

Dans sa chambre aux persiennes closes
Pour que le jour soit indécis,
S'envolent mes pensers moroses,
Tous mes bonheurs y sont tapis.
J'aime les fleurs de son tapis.

II

Ta houppette à poudre de riz
Sort un petit peu de la boîte,
Et des flacons d'ambre et d'iris
Encombrent l'étagère étroite...

Le miroir où tu te souris
Dans son cadre d'argent miroite.
Ta houppette à poudre de riz
Sort un petit peu de la boîte.

Mais voilà que tes doigts ont pris,
Tes doigts fins, de manière adroite,
Cette boule de neige en ouate, —
Et tu passes sur ta peau moite
Ta houppette à poudre de riz.

III

J'ai pris les souliers de satin
Que chaussent ses petits pieds roses...
Ils sont devenus mon butin,
Car je lui vole mille choses;

Et dans sa chambre, portes closes,
J'ai fait plus d'un vol clandestin.
J'ai pris les souliers de satin
Que chaussent ses petits pieds roses.

Avec un amour enfantin
Je les garnis de fleurs écloses...
Sur ma table, chaque matin,
Je remets des nouvelles roses
Dans chaque soulier de satin.

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française.

Beaucoup de politiciens et peu de philosophes. — Léon Say.

La fête des Cerisiers à Tokio

Au premier signal de la guerre, les correspondants militaires des principaux journaux du monde se sont empressés d'accourir en Mandchourie et au Japon; mais, durant plusieurs mois, Russes et Nippons se montrèrent peu soucieux de laisser divulguer les secrets de leurs opérations. Les représentants de la presse se morfondaient à Kharbine ou à Tokio, en attendant qu'on les autorisât à gagner le théâtre de la guerre. Pour occuper leurs loisirs, les plus avisés envoyaient à leurs journaux des études sur le pays où ils se trouvaient arrêtés et comme à quelque chose malheur est bon, c'est ainsi que nos connaissances sur ces pays lointains se trouveront accrues de nombre d'informations curieuses.

Le célèbre correspondant de guerre anglais, Georges Lynch, a adressé au "Wide World" la jolie description suivante de la "Fête des Cerisiers" à Tokio:

"Je crois, dit-il, que les Japonais sont le seul peuple au monde qui ait la coutume de célébrer des fêtes en l'honneur des fleurs. Celle qui, entre toutes, est consacrée à la floraison des cerisiers, est une des plus charmantes que j'aie vues.

"Depuis quelques jours, je n'entendais parler autour de moi que de fleurs de cerisiers. Des travaux que j'avais donné à exécuter ne pouvaient être terminés, parce que tous les hommes avaient été contempler le spectacle de la floraison; la plupart des boutiques étaient fermées, les affaires interrompues.

"Un matin, de bonne heure, je me rendis chez un petit sculpteur sur bois qui devait me livrer un objet que je lui avais commandé. C'était un veuf avec deux enfants, fille et garçon, appelés Momo et Jiji, deux grands amis à moi. Momo était une grave petite demoiselle de sept ans, qui avait déjà pris dans la maison la place de sa mère, morte récemment, et entourait de soins vraiment maternels son petit frère Jiji, un gentil spécimen d'humanité nipponne avec son crâne rasé de près, ses joues rosées et ses yeux brillants.

"Je trouvai toute la famille sur le point de partir au parc de Ouéno pour voir les cerisiers. Momo s'était parée de son mieux. Sur ses cheveux d'un noir de jais et étincelants comme un plateau de laque, elle avait posé un camélia rouge, tandis qu'elle avait revêtu la plus belle de ses robes. Je compris, à cette vue, qu'il serait fort téméraire de ma part de tenter d'empêcher le papa d'accompagner ses enfants à la fête.

"Une "rikhâ" (voiture à bras) attendait à la porte. Le déjeuner de la famille y était empilé dans deux jolis coffrets de bois, et à côté une gourde, renfermant sans doute le saké pour le père. Les deux enfants exprimaient leur ravissement des perspectives de la journée, et s'empressèrent de me demander si je comptais, moi aussi, aller admirer la fleur des cerisiers. Et ma foi, après les avoir vus s'entasser tous les trois dans l'étroite rikhâ et s'éloigner au grand trot du brancardier, je me dis que je ne ferais pas mal d'aller au parc de Ouéno et d'y présenter, comme tout le monde, mes hommages aux fleurs.

"Je hélai donc à mon tour un conducteur de rikhâ, car à Tokio les distances sont longues. Il n'y a pas ici les vastes maisons de nos cités européennes, et les demeures ont rarement autre chose qu'un rez-de-chaussée, aussi la ville s'étend sur une surface énorme. A mesure que nous approchions du parc, les rues revêtaient leur aspect des jours de grande fête. Les minuscules tramways qui sillonnent les larges voies regorgeaient de monde.

"Il était curieux d'observer sur cette foule les divers degrés de transition vers l'adaptation du costume européen. Quelques hommes portaient le haut-de-forme ou le feutre, pardessus et pantalon; d'autres n'avaient que le chapeau ou la jaquette, ayant conservé le reste du costume indigène, tandis que bon nombre étaient habillés comme les purs Nippons d'autrefois. Où

le changement paraissait surtout regrettable, c'était chez les femmes, mais en somme, bien peu d'entre elles étaient affublées en Européennes. L'introduction de l'élément occidental nuisait évidemment à l'effet d'ensemble, mais tout ce qui était purement japonais avait vraiment un grand caractère de beauté.

"Dans le parc, les troncs des vieux pins se dressaient énormes, gravés de mousses verdâtres, s'harmonisant avec les vieux portiques de bois des sanctuaires dissimulés sous leur ombrage mystérieux. Et plus loin, remplissant un vaste espace, s'étendait le bois des cerisiers, avec sa floraison d'une nuance merveilleusement délicate, tamisant les rayons du soleil comme un léger brouillard du matin. En m'avancant à travers cette ravissante forêt, je comprenais combien ce peuple naturellement artiste et si amoureux de la nature devait apprécier cette exquise manifestation florale, messagère du printemps.

"J'errai paresseusement sous la voûte embaumée, parmi les centaines de visiteurs qui, accroupis sur des étoffes rouges couvrant le ga-



TYPE COSAQUE

zon, piqueniquaient joyeusement. Comme j'approchais d'un petit temple, j'aperçus la famille de mon ami le sculpteur, en train de faire ses dévotions. Jiji venait de tirer avec vigueur le cordon de la sonnette pendue devant le sanctuaire et destinée à attirer l'attention de la divinité; puis, les mains croisées, sa petite tête dévotement inclinée, il prononçait à haute voix l'invocation habituelle: "Nama, amida Boutsou! (Ecoute-moi, ô miséricordieux seigneur Boudha)". Momo suivait son frère et, avant de commencer sa prière, déposait sa modeste offrande dans le tronc accroché à un pilier. C'était touchant de contempler tous ces braves gens accomplissant avec une simple ferveur leurs dévotions avant de se livrer aux ébats de la fête.

"Mes petits amis m'aperçurent et accoururent pour me guider à travers les jardins et me faire admirer les plus beaux cerisiers.

"Momo rencontra un groupe de camarades et se joignit à leur jeu, qui consistait à danser en rond tandis qu'un couple se pourchassait en faisant le tour du cercle. Quant à Jiji, entraîné par d'autres garçonnetts, il avait été entendre le

sermon d'un prêtre shintoïste qui, placé sous un arbre, semblait moins prêcher que s'entretenir familièrement avec son jeune auditoire, dont les rires joyeux témoignaient du plaisir qu'ils avaient à l'écouter.

"Puis ce fut l'heure de consommer la collation apportée de la maison, et une couverture fut étalée sur l'herbe au pied d'un arbre dont les pétales des fleurs, sous un souffle léger, tombaient en flocons de neige. Une théière pleine du bouillant breuvage national fut apportée de l'une des nombreuses échoppes éparses dans le parc, puis on retira du coffret les plats, les bâtonnets et les victuailles de circonstance: du riz, du poisson, des légumes, et, pour finir, ces gâteaux sucrés, de couleur brune ou verte, dont les Japonais sont si friands.

"Après le repas, Mlle Momo tira d'un étui son pinceau, son flacon d'encre de Chine et un rouleau de papier, et se mit gravement à écrire un poème sur les cerisiers. Autant que je crus comprendre elle disait: "Les arbres ont fleuri de nouveau pour rendre les oiseaux heureux, mais nous en sommes plus heureux que les oiseaux." Ce qui n'était pas trop mal pour une si petite personne.

"Je les emmenai devant une rangée de boutiques où se débitaient des jouets, des ballons, des sucreries et des fleurs artificielles. Momo, sans hésiter, choisit les fleurs; quant à Jiji, l'offre que je lui fis d'un sabre et d'un ceinturon parut être pour lui le couronnement suprême de cette journée de liesse.

"De là nous nous rendîmes dans une maison de thé, où des "gheïcha" (danseuses) exécutaient une sorte de "pas des cerisiers" en chantant d'une voix nasillarde, accompagnées de bruyants "samisan" (guitares). J'en eus bientôt assez de cette musique, à laquelle nos oreilles européennes ont peine à se faire, et je laissais mes braves amis prolonger jusqu'à la nuit cette fête en l'honneur des fleurs de cerisiers.

"Combien on pénètre dans l'intimité de l'âme d'un peuple en assistant à ses divertissements. Ici on ne voit aucune manifestation de gaieté bruyante dégénérer en tumulte ou en querelle; ce qui caractérise ces gens, c'est un ton général de contentement simple, de politesse et de considération les uns pour les autres. Parmi les milliers de personnes réunies en ce parc de Ouéno, je n'en ai pas vu une seule en état d'ivresse, et, en somme, je crois qu'il serait difficile de trouver autre part une foule aussi paisible et aussi ordonnée que celle que j'eus sous les yeux. N'est-ce pas en réalité un signe de civilisation raffinée, que le fait pour un peuple de choisir comme fête nationale l'hommage rendu à la beauté des fleurs?"

FR. ANCIS.

Un ami sincère est un confrère qui croque vivement et nous répète, "sous sceau du secret", tous les petits propos doux, mais aigres, qu'on tient sur notre compte.

SONNET AUX DÉCOURAGÉS

Combien j'en sais qui, las de marteler leur front
Pour en faire jaillir l'étincelle des rimes,
Désespérant enfin de parvenir aux cimes...
Lâches galériens, délaissent l'aviron!

D'un découragement trop facile et trop prompt,
Pâles aventuriers qui fûtes les victimes,
Vos espoirs étaient grands et vos rêves sublimes;
Que n'avez-vous senti leur mordant éperon!

Qui sait? La Gloire était peut-être à votre porte,
Votre étoile naissait aux cieux, mais elle est morte
Dès l'instant qu'incertains vous avez hésité.

L'audace vous manqua. Vous tremblâtes trop vite...
Pourtant Alain Chartier dormait quand Marguerite
Lui donna le baiser de l'immortalité...

* MARC AVETTE.

CHOSSES VRAIES

CHIENS EN DOT

C'est en Mandchourie, où l'élevage du chien se pratique sur une grande échelle, à l'instar de celui du mouton en Australie et du gros bétail en Normandie, que ce quadrupède qui, chez nous, est appelé l'ami de l'homme, est là-bas bien plus encore celui de la femme, puisqu'il sert à lui constituer une dot lui permettant de se marier plus ou moins honorablement, suivant le nombre de chiens dont elle peut faire apport à la communauté. En effet, dans ce pays d'Extrême-Orient, la dot d'une jeune fille ne consiste pas en espèces sonnantes ou en terres, mais bien en un certain nombre de chiens gras à épaisse fourrure, au poil soyeux : six, si elle est pauvre, un plus grand nombre si elle est aisée, un troupeau entier si elle est riche. Ces animaux, soigneusement engraisés pour leur chair savoureuse — pour des Mandchoux, — fournissent aussi des couvertures chaudes et moelleuses, des pelisses et autres articles d'habillement. On y tue, annuellement, de quarante à cinquante mille chiens aux fins susdites.

PLUS DE CHAPEAU

Une campagne s'organise à Londres, et, chose surprenante, fait de nombreux adeptes, c'est une protestation contre le port du chapeau.

Il s'est trouvé des gens pour affirmer, très sérieusement, que le port du chapeau est funeste et provoque une foule de maladies, et, ne s'en tenant pas à de simples conseils, ils prêchent d'exemple et s'en vont nu-tête par les rues en invitant leurs semblables à faire comme eux. Des chapeliers les regardent ironiquement passer, n'ayant pas l'air de douter un seul instant que ces "révoltés" ne s'assagissent plutôt tôt que tard.

Assurance assez compréhensible, d'ailleurs ! Il nous manque un détail intéressant : quel salut ont innové ces réformateurs ?

UN ANIMAL EXTRAORDINAIRE



Ce veau est né sans pattes de devant. Il ne s'en porte pas plus mal, et, grâce aux soins dont on l'entoure, il est aussi bien portant que les autres animaux de son âge.

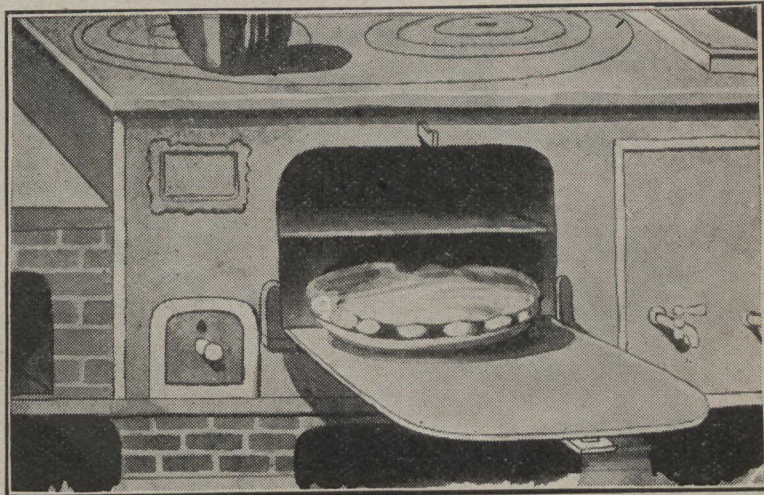
UN OSSUAIRE PREHISTORIQUE

Dans un des territoires indiens du nord-ouest des Etats-Unis, il existe un faite de colline parsemé d'entassements d'ossements antédiluviens. Cette accumulation de restes pétrifiés s'étend en "dos d'âne" sur une étendue de plusieurs arpents, et l'on estime l'épaisseur de cette couche à plus de cent tombereaux. La plupart de ces reliques, de siècles depuis longtemps écoulés, sont en un parfait état de conservation, et il y a de nombreux squelettes d'animaux préhistoriques dont la taille devait être plus colossale encore que celle de l'éléphant. Un savant américain émet l'idée que cet ossuaire provient des cadavres d'animaux qui se seraient réfugiés sur cette chaîne de collines, pendant un déluge dans lequel ils auraient trouvé la mort.

SES TROIS FILLES

Un rentier de Bâle, resté veuf avec trois grandes filles, fut pris récemment du désir de se remarier. Il fit en conséquence insérer un avis anonyme dans les feuilles locales. Des lettres, des photographies arrivèrent en masse à l'adresse qu'il avait indiquée. Et notre homme ne fut pas peu surpris de trouver au nombre des candidates à sa main... ses trois filles. Le veuf facétieux fit répondre au moyen d'une machine à écrire à ses filles, engageant ainsi une correspondance ; cela se termina par un rendez-vous général, auquel les jeunes personnes furent confuses de se rencontrer et plus dépitées encore de reconnaître dans le fiancé de leurs rêves leur respectable papa.

UNE COUVEUSE A BON MARCHÉ



Possédant une poule couveuse, un de nos amis attendait impatiemment la venue de nombreux petits poussins, quand, un jour, sa poule cessa de couvrir ses oeufs.

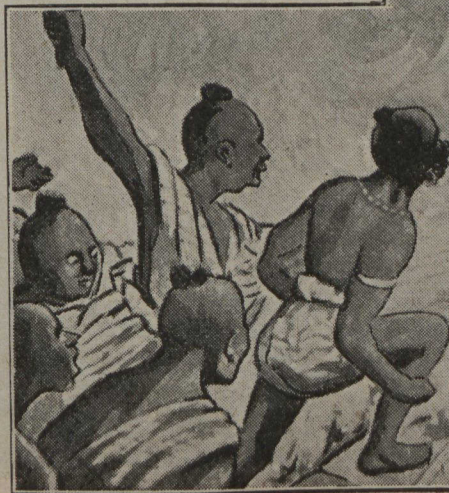
Ingénieux et pratique, il prit ces derniers, les mit dans un plat garni de ouate et, les ayant recouverts, il plaça le tout dans le chauffe-assiettes de son fourneau de cuisine, en maintenant la chaleur à 35 degrés.

Aujourd'hui, les oeufs viennent d'éclore, et on peut voir les petits poulets se blottir dans le nid ouaté et ne demandant qu'à vivre.

SAUVE PAR SON PHONOGRAPHE

Un explorateur, de passage à Berlin, était allé voir une troupe d'anthropophages de l'Afrique, exhibés au jardin d'acclimatation de cette ville. Parmi ces nègres se trouvait un vieillard à l'aspect sévère, que les autres entouraient d'une profonde vénération et qu'ils semblaient considérer comme un prophète. En effet, à un moment donné, sur un signal du vieillard, tous les sauvages, hommes, femmes et enfants, s'agenouillèrent, et il prononça sur un ton solennel, avec des éclats de voix bizarres, des paroles qui paraissaient impressionner vivement l'assistance. L'explorateur, que l'intonation curieuse du prédicateur avait beaucoup amusé, eut la fantaisie de revenir le lendemain à la même heure avec un phonographe, et comme la même cérémonie que la veille eut lieu de nouveau, il put enregistrer dans son appareil tout le sermon du prophète. Quelques jours après celui-ci mourut, et toute la troupe des nègres reprenait le chemin de l'Afrique. Un an plus tard, l'explorateur s'embarquait également pour le continent noir, et comme il devait traverser le pays des sauvages qui avaient figuré au Jardin d'Acclimatation de Berlin, il emporta à tout hasard son phonographe, pensant qu'il lui serait peut-être utile, car il connaissait la superstition de ces sauvages, et il n'ignorait pas qu'ils étaient très dangereux. Il fut admirablement inspiré en cette circonstance. En effet, comme il arrivait dans le pays redouté, les sauvages allaient se précipiter sur lui en poussant de grands cris de joie à la vue de cet homme blanc, qui serait pour eux un succulent régal. L'explorateur ne perdit pas son sang-froid et posa vivement à terre son phonographe, qu'il mit aussitôt en mouvement. Alors, la scène changea brusquement d'aspect. Les anthropophages, entendant la voix de leur prophète, se jetèrent vivement à genoux et écoutèrent, visiblement émus et impressionnés, les paroles du défunt. Cet étranger qui pouvait ainsi faire parler, quoique mort depuis longtemps, leur vénéré prophète, ne pouvait être, à leurs yeux, qu'un être surnaturel. Aussi l'explorateur, loin d'être mangé, fut-il respecté et obéi comme un Dieu.

Voilà une application du pho-



nographe à laquelle Edison n'a certainement pas songé lorsqu'il inventa ce merveilleux appareil.



LA CHASSE AUX CANARDS — (D'après le tableau de Jules Gélibert)



GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Les assauts entrepris contre les forts entourant Port-Arthur, ont déjà coûté, dit-on, cinquante mille hommes à l'armée nipponne. Notre gravure représente une charge effectuée par les Japonais; sous le feu des Russes, leur élan étant enrayé par des dispositifs de fils métalliques barbelés.

Chronique de la Mode

Vraiment, ils sont un peu curieux les tissus dont sont formés les chapeaux nouveaux. Appelons-les feutre ou drap, comme vous voudrez; mais leurs grands et très longs poils sont exagérés; on peut presque enrouler avec, la calotte du chapeau, tellement ils sont longs. Bien entendu, les formes qui se font en ce feutre sont immenses; il me semble entendre déjà les hauts cris des spectateurs lorsqu'une femme ira au théâtre parée d'une telle coiffure.

Usez donc, toutes, de votre influence, aimables lectrices, pour faire comprendre à vos modistes qu'elles doivent absolument créer des chapeaux à coiffures de théâtre. Tout le monde y gagnerait, elles, les premières; car cela forcerait les mondaines à avoir de ces chapeaux spéciaux pour leurs sorties du soir, puis les spectateurs et enfin nous-mêmes, pauvres chroniqueuses, qui nous efforçons toutes, tant que nous sommes, de faire la guerre aux grands chapeaux pour le théâtre. Une fois les chapeaux-coiffures adoptés cela serait fini, on n'en parlerait plus.

Comme chapeaux courants, la toque-torpille est seyante; elle ressemble beaucoup à la toque Santos, sauf qu'elle est plus allongée, plus pointue devant, la calotte un peu fendue.

Le marquis croqué, drapé en velours, ou feutre soyeux, est très seyant; dans chaque cran se nichent des fleurs plus ou moins hivernales. Très jolies les fleurs de velours; leurs tons chauds ont des dégradés ravissants, arrivant aux teintes les plus pâles, d'une douceur exquise.

Les frileuses seront heureuses, elles pourront

s'emmitoufler dans les voiles de tulle, de dentelle, de gaze; la mode le permet, l'ordonne même.

Les petits pieds des mondaines d'aujourd'hui veulent reprendre l'aspect des pieds de leurs grand'mères avec les bottines d'étoffe, les bottines à caoutchouc que l'on voit réapparaître. Les bottines avec guêtre à petits carreaux noirs et blancs ont l'air de vouloir s'imposer; cette guêtre se fait en drap et maintient le pied chaud. On peut l'assortir à son costume, c'est une recherche coquette.

On néglige un peu trop ses pieds aujourd'hui avec toutes les chaussures bon marché, à l'apparence si jolie, on se laisse entraîner à les acheter et, peu à peu, on a des durillons, des cors, etc.

Autrefois, nos grand'mères ne portaient que des chaussures faites sur mesures et s'en trouvaient bien mieux. De mère en fille, on avait le même cordonnier. Ne croyez pas que je veuille vous pousser à la dépense; non, puisque une paire de bottines sur mesures, si elle coûte plus cher qu'achetée dans les magasins, vous d'usage que deux paires bon marché; il y a donc équilibre de budget, et vous êtes toujours bien chaussée. Napoléon Ier ne voulait jamais porter d'autres chaussures que celles faites par son cordonnier ordinaire, Anselme Bonchetti. Ce dernier vit sa renommée pénétrer jusqu'à la cour de Saint-Pétersbourg, il fut surnommé le "cordonnier des empereurs".

La corporation des cordonniers, à Milan, vient justement de faire poser une plaque commémorative sur la modeste maison qu'il habitait, via Cerva, honorant ainsi son célèbre collègue.

Le poète lombard, Corio Porta, avait même dédié une ode à Anselme Bonchetti.

Pour finir sur ce dernier, je vous dirai qu'il était père de vingt-cinq enfants. Il pouvait ainsi exercer ses talents sur les pieds de sa nombreuse progéniture.

Un tissu nouveau semble vouloir prendre une bonne place parmi les velours et les draps; c'est le satin de laine. Il suffirait même que quelques élégantes en fissent leurs toilettes habillées, pour qu'il arrivât à détrôner tous les autres tissus. Nous verrons aussi beaucoup de cachemire et des vigognes très souples.

On pense, pour ne pas dire on est certain, que les teintes les plus en

usage seront: le marron dans toute sa gamme, comme le violet du mauve au prune foncé, des verts éclatants et des verts sombres, ceci pour le jour. Le soir, le rose un peu déteint, rose mourant, seul ou marié avec du mauve, ou du bleu genre Pompadour.

Toujours beaucoup d'orange, de jaune, de vert dans les garnitures. On fait des galons très élégants dans de jolies teintes. Ils tranchent sur les tissus. Les broderies aussi sont de couleurs voyantes, imitant les belles broderies étrangères: japonaises, russes, hongroises.

A ajouter aux vêtements dont je vous parlai la dernière fois, l'habit "Directoire" à longs pans, et à remarquer l'étrangeté des manches de tous les vêtements flottants.

NOTES SUR LA MODE

Une pierre précieuse qui devient tout à fait en vogue, est la pierre de chrysoprase, d'un joli ton vert pomme, avec un fond légèrement laiteux. Sa vogue autrefois était très grande; les princesses au huitième siècle s'en paraient. Le bandeau d'or qui retenait leurs cheveux en était orné, et les impératrices de Byzance la préférèrent à tout autre gemme. Aujourd'hui, les élégantes portent des colliers de chrysoprase formés de boules intercalées de disques de topaze blanche, ou de cristal qui sont ravissants. Toutes les pierres sont du reste à la mode, on recherche surtout les pierres précieuses peu connues.

* * *

Puisque nous parlons de choses passées, je vais revenir sur un petit bibelot, dont je vous ai déjà parlé, mais pour vous en indiquer une nouvelle utilisation. Ce sont les anciens coqs de montre que l'on peut encore trouver en grand nombre. On les fait monter sur des boutons de nacre, de cristal, d'émail, en les fixant au centre par une petite turquoise ou une perle, un grenat, enfin une petite pierre précieuse quelconque; ce qui vous donnera, à peu de frais, une jolie parure pour orner un corsage, une veste, ou une ceinture, si vous n'avez que peu de coqs.

* * *

Dernière suprême élégance des coquettes: la rénovation du couteau d'or, souple, à manche plus ou moins enrichi de pierreries, qui servait à étendre régulièrement la poudre de riz sur le visage. Sous Louis XV, les belles marquises ne se servaient que de ce couteau. Nos mondaines vont, à présent, abandonner la patte de lièvre, de blaireau, de cygne, pour ne se servir que de ce couteau d'or. Voilà un bibelot que l'on voudra avoir du temps. Sa recherche va s'imposer pour les collectionneurs.



Somptueux costume en velours miroir noir garni de corde de soie. L'empiècement du corsage est contourné par des applications de guipure. Un chapeau de peluche garni de feuillage d'automne et de fruits complète cette élégante toilette.

Comment on mangeait jadis

On a beaucoup parlé en ces derniers temps du "Canard à la Rouennaise", qui, dans un grand dîner, a fait plusieurs victimes. Il m'a paru intéressant de faire à ce propos quelques recherches sur la façon dont mangeaient nos pères, s'ils avaient le luxe de la table aussi développé qu'il l'est chez les modernes.

A vrai dire, il y a moins de différence qu'on ne croit entre les galas d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, entre le dîner d'un bourgeois riche de notre époque et celui d'un grand seigneur du douzième ou treizième siècle.

En effet, en ce temps, un dîner d'apparat se servait dans ce qu'on appelait alors "la grande salle" et, en somme, le cérémonial du service ressemblait beaucoup à ce que nous nommons à présent un banquet officiel. Mais c'était là l'exception.

Les gens de qualité mangeaient, en effet, dans leur chambre; on ignorait ce que c'était qu'une salle à manger; c'est là un perfectionnement qui ne remonte guère qu'à la fin du dix-huitième siècle, après la Révolution. A la Cour, on ignorait toujours la salle à manger, et jamais un souverain ne prit ses repas ailleurs que dans sa chambre.

Les gentilhommes peu fortunés, qui n'avaient qu'un logis de dimensions étroites, mangeaient dans une rôtisserie ou bien s'asseyaient tout bonnement dans leur cuisine. On trouve une reproduction de ces rôtisseries, reproduction très

ou d'argent. Cette vaisselle indiquait à quelle classe sociale appartenaient les amphitryons: la vaisselle d'or était l'apanage des princes, la vaisselle d'argent s'accumulait chez les bourgeois riches et les grands commerçants.

C'était, au surplus, le seul moyen qu'avaient les uns et les autres pour placer leurs économies, car les actions ou les obligations n'existaient pas plus que les titres de rente. La fortune à cette époque avait une valeur vingt fois supérieure à celle d'aujourd'hui: et celui qui possédait pour cent mille francs d'argent était deux fois plus riche qu'un millionnaire moderne.

On commença jadis par ne pas servir d'assiettes. On découpait la viande sur un pain bis très dur, très résistant, qu'on dénommait le pain tranchoir. Un raffinement ultérieur substitua le métal au pain tranchoir; autrement dit, on fit des tranchoirs en métal. Ce fut l'origine des assiettes. Ajoutons que l'assiette n'était jamais changée pendant le dîner, et on mangeait dans la même assiette plusieurs mets tout à fait dissemblables, ce qui ne laissait pas d'être assez peu ragoûtant. Bien mieux: les mets uniquement liquides étaient servis dans la même assiette, à laquelle mangeaient deux convives à la fois.

Plus ancien était l'usage du linge de table; une nappe sous Charlemagne se nommait un doublier. Mais les serviettes ne firent leur apparition que vers le quinzième siècle. Auparavant, un serviteur présentait à chaque convive de l'eau qu'il versait d'une aiguière dans un bassin, et il offrait ensuite un linge pour s'essuyer. Au quinzième siècle, on eut l'idée de donner ce linge à chacun pendant tout le dîner. On nouait la serviette autour du cou.

Chacun avait son couteau dans sa poche et, quand on s'était servi du couteau pour découper, on prenait les aliments avec ses doigts. La fourchette ne date que du dix-septième siècle. Quant à la cuiller, elle était inconnue; on buvait les mets liquides. La cuiller apparut en même temps que la fourchette.

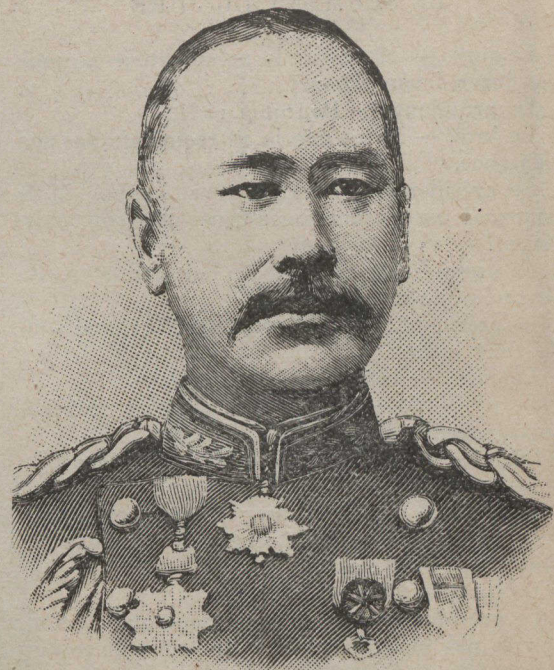
On voit ainsi que les bonnes manières n'ont pas été inventées en un jour, elles sont le produit de longs et lents perfectionnements. Or, ces raffinements de jadis sont aujourd'hui des besoins dont nous nous priverions difficilement.

LOUIS SCHNEIDER.

PLAISANTERIES ANGLAISES

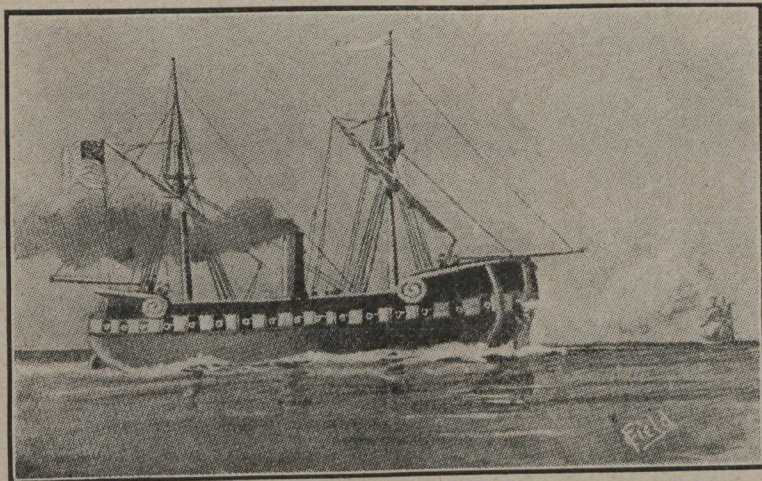
Les Anglais, qui sont très fiers de leur humour, qu'ils regardent comme une qualité tout à fait nationale, ne sont pas ennemis de certaines farces d'un goût assez douteux. Voici, par exemple, une petite plaisanterie qui parut sans doute extraordinairement drôle à beaucoup de gentlemen — surtout à ceux qui n'en furent pas les premières victimes.

C'était à un bazar de charité. On remarquait à la porte d'une salle deux souliers petits et mignons, posés sur un



Le général japonais Hasegawa, nommé gouverneur de la Mandchourie

coussin de velours. Une pancarte piquée au-dessous annonçait que la personne à qui appartenaient ces minuscules chaussures accorderait un baiser à tous ceux qui achèteraient un ticket de 25 cents. La vente devait durer une demi-heure, pas une minute de plus, pas une minute de moins. Comme les jolies mules révélaient un pied de Cendrillon et que l'imagination des jeunes hommes s'enflamme aisément, les tickets s'enlevèrent en quelques instants, et par douzaines. Quand le stock disponible se trouva épuisé, on ouvrit à double battant la porte de la petite salle où se tenait la mystérieuse personne — et, par longues files, les candidats entrèrent... Ils entrèrent pour se trouver tout de suite en présence d'un gros gaillard, très ventru, très rouge, et répandant une forte odeur de tabac et de gin. On pense bien que les amateurs de baisers cherchèrent dans tous les coins la blonde miss à la chevelure d'or dont ils rêvaient déjà; mais, seul, le personnage corpulent peuplait la chambre, et d'ailleurs, le sourire aux lèvres, il s'empressa de dire à ce public, déjà refroidi: "Messieurs, suspendez vos recherches. C'est moi la personne annoncée. Voici la facture bien en règle qui prouve que j'ai acheté, ce matin même, cette paire de souliers de satin, dont la vue vous a séduits. J'en suis donc bien le propriétaire. Quant à la fraude, je vous prie de reconnaître qu'il n'y en a pas, car, tel que vous me voyez, je suis tout prêt à donner autant de baisers qu'on m'en réclamera — tickets en main. J'en donnerai même treize à la douzaine pour faire preuve de ma bonne volonté. Allons! gentlemen, approchez-vous, mais ne vous bousculez pas!"



Le "Demologos," premier navire de guerre à vapeur, construit en 1815, d'après les plans de Fulton

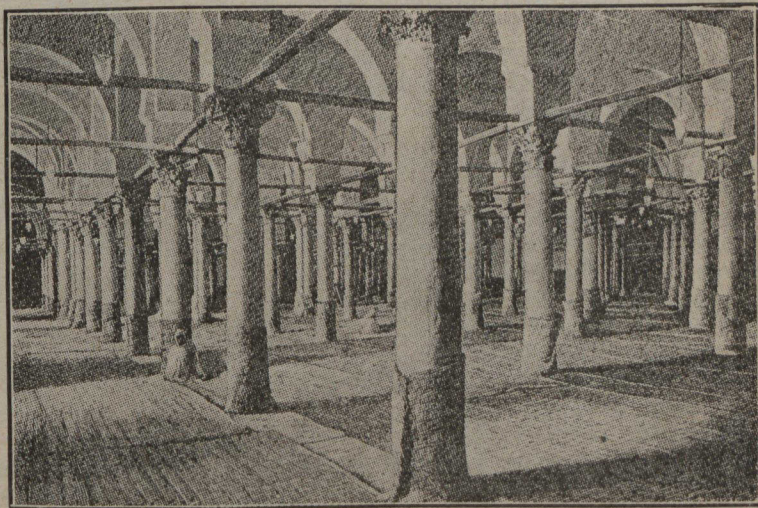
exacte du reste, au deuxième acte de "Cyrano de Bergerac". M. Rostand a fait très heureusement revivre là un coin de l'existence d'antan.

La mode voulut même qu'à un moment, un gentilhomme mangeât dans sa cuisine, car il fut dit qu'on ne pouvait faire bonne chère quand votre revenu ou votre rang vous empêchait de vous asseoir devant le tourne-broche ou le fourneau où se préparait votre dîner. C'était là, en somme, une simple fausse honte qui tournait en bon usage ce qui n'était qu'un manque d'argent. Certains ménages parisiens de même ne boivent pas de vin sous prétexte que le vin est nuisible à l'estomac, alors que, plus véritablement, le bon vin est nuisible au budget du ménage.

Les invités à un dîner d'apparat n'étaient généralement pas assis sur des chaises, mais sur des bancs garnis de velours et rehaussés d'or. Le maître et la maîtresse de la maison, côte à côte, étaient sur des sièges plus élevés sous un dais richement orné. Le maître de la maison cédait cette place d'honneur à l'hôte de marque qu'il voulait honorer.

Sur le sol se trouvaient répandues des branches d'arbres, de l'herbe ou des fleurs selon la saison; en hiver, on mettait généralement de la paille.

Des valets porteurs de torches éclairaient la salle où l'on dînait. Mais le luxe véritable consistait surtout dans la vaisselle, qui était d'or



A TRAVERS LE MONDE — Intérieur de la Grande Mosquée, à Kairouan

LE SERMENT DU JURE

Le juré. — Monsieur le président, je ne puis pas jurer devant Dieu.

Le président. — Pourquoi ça ?

Le juré. — Parce que je ne reconnais pas son existence.

Le président. — La raison est bonne. Mais pourquoi ne reconnaissez-vous pas son existence ?

Le juré. — Parce que je ne l'ai jamais vu. Je ne crois que ce que je vois.

Le président. — C'est prudent. Sur quoi voulez-vous jurer ?

Le juré. — Sur ma conscience.

Le président. — Très bien ! Vous y croyez à votre conscience ?

Le juré. — Certainement, M. le président.

Le président. — Vous l'avez vue ?

Le juré. — Non, monsieur le président.

Le président. — Alors, comment pouvez-vous y croire ?

Le juré. — C'est, ma foi, vrai.

Le président. — Vous voyez donc que vous ne pouvez pas plus jurer sur votre conscience que devant Dieu. Sur quoi voulez-vous jurer ?

Le juré. — Je veux jurer devant les hommes.

Le président. — Devant quels hommes ?

Le juré. — Devant tous les hommes.

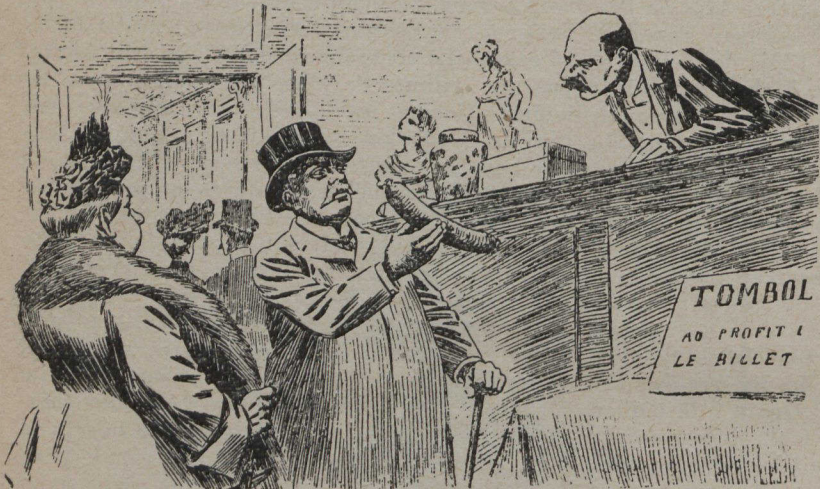
Le président. — Vous les avez vus ?

Le juré. — Pas tous, bien sûr !



Elle. — Vous vous êtes bien amusé, hier soir, au Casino ?

Lui. — Non, moi voilà comment je comprends le Théâtre "Corneille" ou les "Saltimbanques" !



— J'en prendrai encore des billets de votre tombola pour gagner des lots pareils ! un sale saucisson de cheval !

— Mais, monsieur, comment savez-vous d'abord qu'il est mauvais ce saucisson ?

— Comment, si je le sais... c'est moi qui l'ai offert !

Le président. — Alors, comment pouvez-vous jurer devant eux ?

Le juré. — C'est vrai, faut trouver autre chose. Je pourrais jurer devant la Raison.

Le président. — Faites-la voir.

Le juré. — C'est difficile.

Le président. — Oui, c'est difficile de trouver une chose pour jurer devant ou dessus... Voyons, voulez-vous jurer sur la vertu de votre femme ?

Le juré. — Monsieur le président, il est des questions qui...

Le président. — Bon, bon, je n'insiste pas. Voulez-vous jurer devant la justice ?

Le juré. — Excusez moi, mais elle commet tant d'erreurs...

Le président. — Bien, voulez-vous jurer devant la démocratie ?

Le juré. — La démocratie, monsieur le président, c'est un mot. J'aimerais mieux jurer sur quelque chose de plus tangible.

Le président. — Quoi, par exemple ?

Le juré. — Je ne sais pas, moi.

Le président. — Moi non plus.

Le juré. — Alors, le plus simple serait peut-être que je ne jure pas du tout ?

Le substitut, bondissant de sa place. — Et que je vous fasse flanquer cent dollars d'amende, moi !

Le juré, après un temps très court. — Monsieur le président, je jurerai sur tout ce que vous voudrez.

Survient le patron :

— Joli chien !... Il est à vous, monsieur ? dit-il au premier.

— Non, monsieur.

— Admirable bête !...

Sans doute il vous appartient ? demande-t-il au second.

— Non.

— Sa tête est superbe ! Monsieur doit l'avoir payé cher ? fait-il au troisième.

— Il n'est pas à moi.

— Splendide animal !... dit l'aubergiste en se tournant avec admiration vers le quatrième voyageur, vous devez y tenir joliment !

— Ce chien ne m'appartient pas, mon cher hôte.

— Comment ! s'écrie tout à coup le panégyriste, stupéfait.

Et, lançant à l'infortuné chien un rude coup de pied :

— Veux-tu te sauver, sale bête !

DEFINITIONS DE L'ARGENT

- Un bon serviteur et un mauvais maître.
- Le passeport universel.
- Le premier poison que l'homme inventa.
- Le seul bonbon que même les plus édentés trouvent moyen de croquer.
- La lune rousse de l'humanité.
- Le véhicule de l'estime.
- L'éternel but.
- La clef magique.
- Une mine à souci.
- L'intelligence des imbéciles.
- Le mât de cocagne du bonheur.
- Le meilleur des passe-partout.
- Dieu pour les uns, diable pour les autres.
- Le nerf de la paix dans les ménages.
- Un talisman dont les propriétés changent suivant les maisons par lesquelles il passe.

HARMONIE IMITATIVE

L'autre soir, dans un concert que donnait Madame V..., rue..., un pianiste chevelu se livrait sur son pauvre instrument, avec forces gestes épileptiques, à des exercices d'harmonie imitative.

Une vieille dame se pâma d'admiration...

— Comme c'est beau !... s'écriait-elle. Voilà le bruit du canon ! Les maisons s'écroulent... les remparts sont éventrés... La ville est prise d'assaut... on se bat dans les rues... oh ! les cris des femmes ! les gémissements des enfants !... les soldats se livrent au pillage !...

— Ah !... mon Dieu !... soupire un voisin, s'ils pouvaient seulement emporter le piano !...

LANGAGE SIMPLE

Un brave agent surprend un individu dérobant à la devanture d'un bazar quelques menus objets. Il se précipite sur lui, l'arrête, et, dans son indignation, lui dit :

— Attendez un peu, mon gaillard ; vous allez voir ce que cela coûte de "voler" des objets "qui ne sont pas à vous !"

C'EST CERTAIN

Guérison parfaite assurée de toutes les maladies de poitrine par l'emploi régulier et persévérant du BAUME RHUMAL, le spécifique français préconisé contre le rhume, la toux, la grippe, la coqueluche et la bronchite.

25 cents le flacon. En vente partout.

LES AMIES



— Du talent, elle en a jusqu'au bout des ongles !

— C'est bien dommage qu'elle les ronges...

PATAQUES

Le prince de P., pour redorer son blason, fortement abîmé par la fête et par les difficultés du temps, a, selon l'expression des seigneurs du XVIII^e siècle, fortement "fumé ses terres" en épousant la fille de M. R., le richissime marchand de chiffons.

La jeune épouse, élevée dans un pensionnat "ultra-chic", tient convenablement sa place dans le monde. Il n'en est pas de même de la belle-maman, dont les pataquès font fureur chez les amis du prince.

Dernièrement, à une réception de la princesse de S..., la bonne dame s'écria d'une voix suraiguë :

—L'autre jour, j'ai-t-été à l'Elysée...

—On ne dit pas "j'ai-t-été"... interrompt le gendre à son oreille.

—"J'ai-z-été, alors? demande-t-elle à mi-voix.

—Mais non... on dit: "J'ai été".

Mme R., pour réparer son erreur, reprend alors très haut et d'un petit air dégagé:

—Où avais-je la tête!... c'est vrai: dans "j'ai été", l'h est aspirée!

UNE MERVEILLE

Un habitant de Chamounix, faisant une excursion dans la montagne en compagnie d'un méridional, ce brave Marius, tire un coup de pistolet.

Aussitôt, la détonation est suivie d'une série de grondements, de roulements sonores se répercutant à l'infini et finissant par mourir au loin. C'est grandiose, impressionnant.

—Eh bien! dit-il. Que pensez-vous de cet écho?

—Peuh! répond l'autre en souriant avec condescendance, c'est assez gentil, je ne le nie pas. Mais nous en avons un, à Marseille, bien autrement curieux et intéressant.

—Qu'est-ce qu'il a donc d'extraordinaire?

—Jugez-en! Vous n'avez qu'à crier: "Echo, comment te portes-tu?" Sans hésitation, il réplique: "Ça ne va pas mal, merci. Et toi?"

CE QU'ON FAIT DES VIEUX CHEVAUX

Harassé, décharné, tirant la patte, un vieux cheval passe, traîné par un maquignon.

Le jeune Toto, attendri, demande à son père:

—Papa, qu'est-ce qu'on fait des chevaux quand ils ne sont plus bons au travail?

—On en fait du boeuf, répond gravement le père.

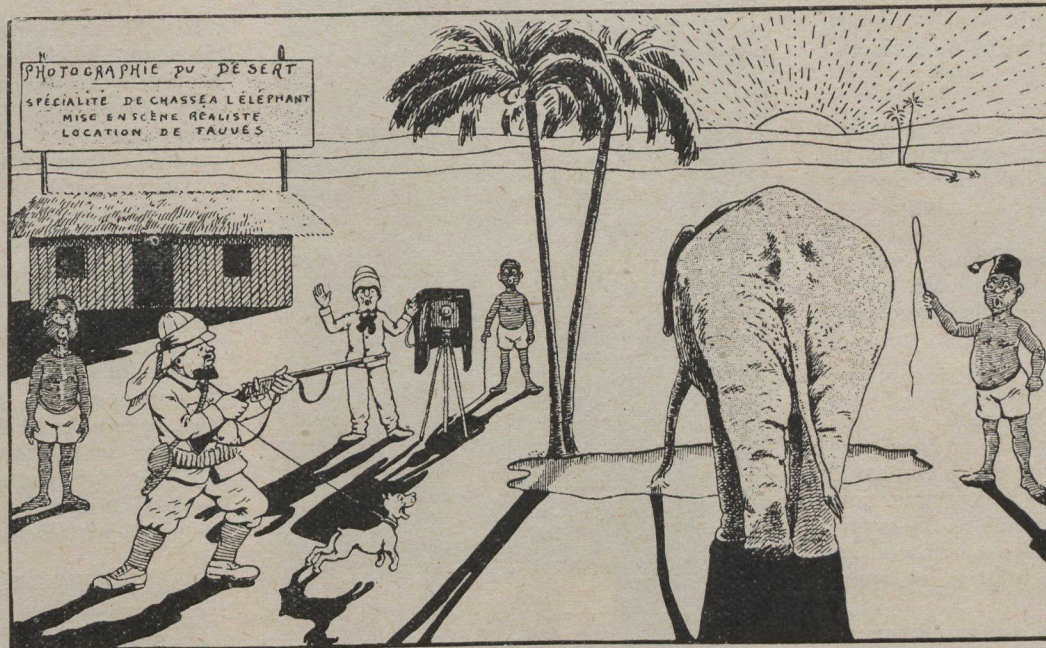
CES ENFANTS !...

—Comment! vous restez encore deux jours à la campagne..., chez nous?

—Mais oui, mon chéri! pourquoi ça?...

—Parce que maman dit que vous en avez, du toupet!

L'ÉLEPHANT FACETIEUX



1. Le photographe. — Parfait! ne bougez plus, la pose est très naturelle, prenez l'air farouche, n'ayez pas peur, l'éléphant ne bougera pas, il est habitué. Attention!... un!... deux!...

A-PROPOS MACABRE

Milord Chesterfield eut de l'esprit jusqu'à la mort.

Quelques jours avant sa fin, il appela son cocher, lui ordonna d'atteler sa plus belle voiture et de parcourir les rues de Londres au pas, jusqu'à la porte du cimetière.

Un de ses amis lui dit au retour:

—Milord, avez-vous été prendre l'air?

—Non, répondit-il, j'ai été faire une répétition de mon enterrement...

AUTEUR ET EDITEUR

Un éditeur, désolé de l'insuccès d'un ouvrage qu'il avait publié et dont il n'avait vendu que trois ou quatre exemplaires, s'en plaignait amèrement devant l'auteur.

—Avec de tels livres, disait-il, il n'y a pas même de quoi manger du pain.

Froissé de cette sortie, l'auteur de riposter par un soufflet qui démeubla quelque peu la bouche loyale de l'éditeur. Cité, pour ce fait, en justice:

—Messieurs, dit-il, je confesse que j'ai pris la chose avec trop de chaleur, je lui ai cassé les dents, mais, après tout, où est le grand mal? Mes livres, prétend-il, ne lui donnent pas de pain, alors qu'a-t-il besoin de dents, n'ayant rien à manger?

A LA CAMPAGNE

M. Prudhomme, se promenant avec son fils, lui montre une ruche...

—Admire les abeilles, mon enfant, lui dit-il; elles semblent heureuses de leur sort, et cependant elles vivent sous le régime cellulaire.

A PROPOS DE GIROUILLE

L'autre jour, chez Mme X..., on parlait d'un homme politique connu qui vient de passer dans le camp adverse.

—C'est une véritable girouette, conclut M. Y...

—Vous êtes injuste envers les girouettes, dit la spirituelle Mme X... Ce ne sont pas elles qui changent, c'est le vent!...

AU PAYS DE BOHEME

—Qu'as-tu donc, tu as l'air tout attristé?

—C'est qu'il y a vraiment de quoi!...

—Raconte...

—J'avais écrit à mon père de m'envoyer de l'argent pour payer mon tailleur, et, au lieu d'argent, devine ce que m'a envoyé l'auteur de mes jours?...

—Je cherche en vain.

—Il m'a envoyé... la facture acquittée.

AU REPOS

Après une discussion des plus vives où le père a eu toutes les peines du monde à imposer silence à son reton révolté:

Le père, triomphant. — Je savais bien que je te ferais taire.

Bébé, d'une voix concentrée. — Je ne me tais pas, je me repose.

EGOISTE, LE PETIT ALBERT !

—Demain matin, tu auras cinq ans accomplis, dit à son jeune fils Albert une heureuse petite maman. Que veux-tu que je te donne, pour tes étrennes?

—Achète-moi une grosse boîte de pralines au chocolat, petite maman.

—C'est bien!... et ensuite?...

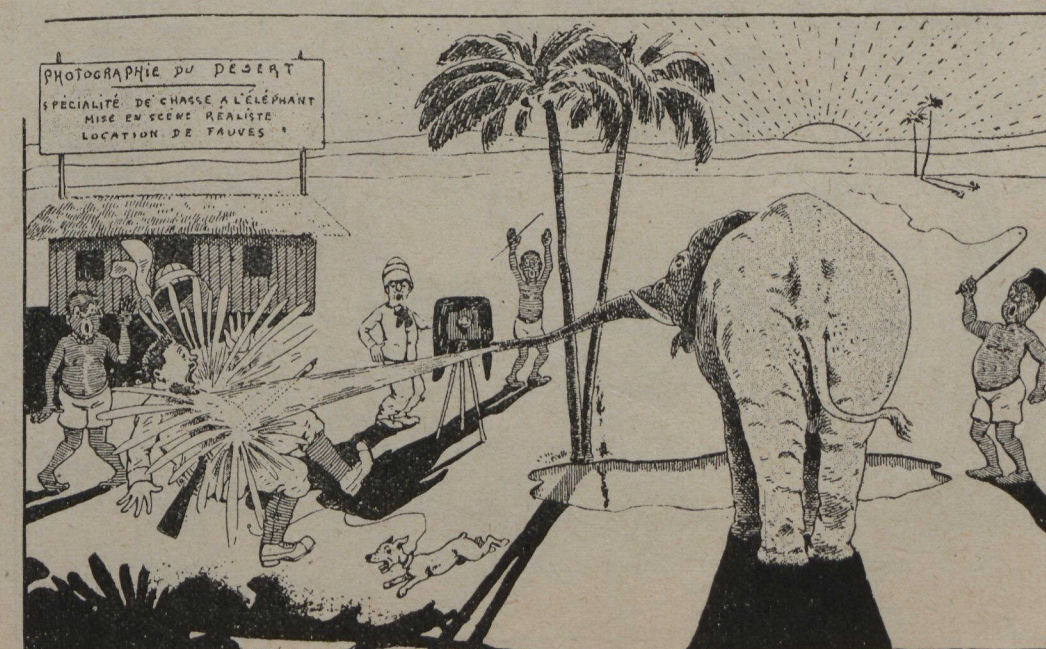
—Ensuite, tu feras entrer Jean et tu lui diras de me regarder manger.

UNE MINUTE DE MOINS

M. Prudhomme vient à peine de passer le long d'une maison, qu'un cri horrible se fait entendre. Un malheureux ouvrier est tombé du haut du toit et s'est écrasé sur le pavé.

La foule accourt. Et M. Prudhomme, se frottant les mains:

—Dieu merci, il ne m'est rien arrivé... Mais ce qui est effrayant, c'est qu'une minute de moins, et je le recevais sur la tête!



2. — ...trois !...

RECONNAISSANCE

—...De sorte qu'aujourd'hui?
—Aujourd'hui, c'est une dizaine de louis qu'il me faudrait.
—Pourquoi?
—Ne me le demandez pas!... Sachez seulement qu'en me les donnant vous me sauveriez la vie.
—Je ne me refuserai pas l'avantage de faire une bonne action pour ce prix-là.
—Noble pensée!
—Voici donc les dix louis désirés.
—Soyez à jamais béni!... Au revoir.
—Pardon! J'ai, à mon tour, quelque chose à solliciter de vous.
—Quoi donc?
—Cinq ou six minutes d'attention.
—Parlez vite! Je suis très pressé.
—Voilà, si je ne me trompe, la troisième fois que vous me faites l'amitié de m'emprunter quelques centaines de dollars. Le premier jour, je vous obligeai sans vous connaître. Vous étiez porteur d'une recommandation de mon vieil ami Durand. Je vous remis sans hésiter une somme d'argent fort appréciable.
—La glace était rompue, et je devins votre ami.
—Ce qui vous permit promptement de recourir à ma bourse.
—Pour un chiffre moins important.
—Aujourd'hui, vous revenez cordialement à la charge. Je m'exécute encore. Permettez-moi seulement de vous poser une petite question.
—Je n'ai rien à vous refuser. Posez!
—Pourquoi toujours vous adresser à moi?
—A qui voulez-vous que je m'adresse?
—Mais, il me semble, à notre excellent ami Durand. Il est fort riche et pourrait...
—Moi! emprunter de l'argent à ce brave Durand!... Vous n'y pensez pas! Ce serait abuser... et après ce qu'il fit pour moi!
—Ah! Durand vous a déjà rendu un grand service?
—Un service unique, incomparable.
—Lequel?
—Vous le demandez! N'est-ce pas lui qui m'a mis en rapport avec vous? Est-ce que, sans lui, vous auriez eu l'occasion de me venir en aide?
—Ce dont vous lui êtes reconnaissant?
—Encore plus qu'à vous-même.

LES AFFAIRES

—Eh bien, les affaires, ça marche?
—Oh! n'm'en parlez pas, c'est à vous dégoûter de travailler; on n'a pu dévaliser qu'une villa en quinze jours!!!

AUTHENTIQUE

Dans un restaurant, un monsieur, exaspéré par une insolence d'un garçon, s'oublie jusqu'à le souffleter.

Le patron, avec un grand sang-froid, éloigne le garçon, calme le client et déclare l'incident clos.

Mais, un quart d'heure après, arrive l'addition du monsieur, avec cet article supplémentaire :

"Une gifle, cinq dollars."



Elle. — Vous savez que les cheveux de la belle Mme X... ne sont pas à elle.

Lui. — Je vous demande bien pardon, je l'ai vue les acheter.

ECONOMIE PATRIOTIQUE

—Vous offrir une nouvelle robe? Non, chère amie. Ce n'est pas quand la Russie et le Japon sont en guerre, qu'un bon Français peut dire : Nippons!

CHEVAL ET AUTOMOBILE



—Si t'es si pressé, tu f'rais bien mieux d'descendre pour m'aider à relever mon cheval.

REMERCIEMENT

Hier, dans l'après-midi, deux jeunes femmes traversent la chaussée sans s'occuper le moins du monde des véhicules qui vont et viennent autour d'elles, et continuent tranquillement leur conversation.

Tout à coup, d'une rue adjacente, débouche un fiacre dont le cheval emporté court droit sur elles. Des gens crient. Elles n'entendent rien et causent toujours en riant.

Un passant, qui a vu le danger, se précipite, les empoigne toutes les deux par un bras et les tire brusquement en arrière.

Il était temps! Elles sont sauvées.

Mais l'une d'elles, qui n'a pas compris le danger couru, dépitée d'être arrachée à son bavardage, pensez donc! il s'agissait de chiffons, d'accessoires de cotillon, se tourne vers le passant et s'écrie, furieuse :

—Espèce d'âne! Faut-il être bête pour faire des peurs pareilles!...

LE LONG DE LA RIVIERE

Le garde champêtre surprend un baigneur prêt à se mettre à l'eau.

—Je vous dresse procès-verbal: Vous vous baignez sans costume dans un endroit interdit...

—J'allais m'y suicider...

—Alors, c'est différent!...

Et il passe...

AU CERCLE

—Mon cher baron, vous êtes assommant; vous nous racontez tout le temps vos bonnes fortunes.

—Dame! fait le baron, si je ne vous racontais pas les miennes, vous me parleriez des vôtres, et je vous avoue qu'elles ne m'intéressent pas!...

A LA GARGOTE

—Garçon! votre portion est microscopique, fait un client.

—Que monsieur y goûte, il trouvera peut-être qu'il y en a encore de trop!

SOIREE BOURGEOISE

—Et vous, monsieur, demande la dame Gontran, vous ne nous jouez rien? Violon ou piano...

—Non, madame, non, répond Gontran, je joue quelquefois du flageolet, mais quand je suis tout seul chez moi.

—Oh! insiste la dame, il ne vous arrive jamais de vous oublier devant du monde?

IL Y A BOURRICHE ET BOURRICHE

Le camionneur vient d'apporter un colis, et madame se hâte de couper les ficelles qui en retiennent le contenu prisonnier, tandis que monsieur, un chasseur enragé, s'exclame :

—Ce cher vicomte! que c'est donc aimable à lui de nous envoyer cette belle bourriche!... et elle se compose?...

—Non, répond madame en faisant une affreuse grimace, elle se décompose, au contraire!...

DANS LA SÉBILE D'UN CHANGEUR

Ce conte me paraît excellent et comme un moyen mnémorique propre à faciliter aux écoliers l'étude des monnaies anciennes et étrangères. Je suis heureux d'en témoigner ma satisfaction à son auteur. M. Jo. Valle, en le comprenant dans la prochaine promotion aux palmes académiques.

(Fragment d'un rapport du ministre de l'Instruction Publique de France.)

—A petite cause, grands effets! — Le proverbe a joliment raison, et l'aventure que je vais vous conter le prouve surabondamment.

Poussé par une dèche noire, j'étais allé dernièrement chez un changeur de la rue de la Monnaie afin de lui faire estimer une superbe "pièce de cinq francs", — une "thune" aurait dit Gavroche—toute neuve et brillante comme un soleil.

Cette pièce rare et malheureusement, pour moi, unique! était la dernière épave d'une jadis tintinnabulante collection.

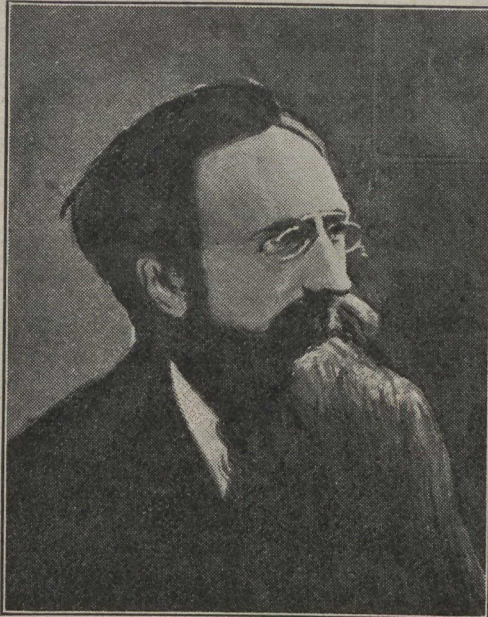
Après l'avoir pesée, examinée et fait sonner à plusieurs reprises sur son comptoir, le changeur me toisa, m'examina, me soupesa du regard; puis ayant consigné sur un registre mon nom et mon adresse; ayant en outre exigé ma carte d'électeur et ma dernière quittance de loyer, il déclara:

—Cette pièce n'a point la rareté que vous lui prêtez... son éclat, même, ne peut que la desservir. Vous n'ignorez point, d'autre part, que le taux de l'argent a baissé dans de très grandes proportions! Cependant, comme sur le vu de vos pièces d'identité j'ai pu me convaincre de votre honorabilité et de vos moyens d'existence, je vais vous payer comptant le montant intrinsèque de sa valeur.

Et là-dessus, le bonhomme m'allongea trois "francs" six "sous"!...

—Trois francs six sous, c'est pas l'Pérou! a chanté quelque part Lamartine. Je me disposais à réclamer le complément de la somme, mais devant la mine sévère du changeur qui, d'un geste envoyait mon disque d'argent au sein d'une sébile, je n'ai pas osé insister et suis parti.

Dès que mon ultime pièce fut rendue en la sébile, son nouveau domicile, elle lia aussitôt conversation avec l'antique "obole", sa plus proche voisine. Le grillage qui protégeait la vitrine contre les malsaines convoitises des pas-



Guesde, l'un des leaders du parti socialiste

sants donnait à la boutique un faux air de prison d'où elle rêvait déjà de s'évader.

—Je ne sais à quoi "two pence", insinuaient l'"obole", mais "thaler" toute chose...

—Je songe à mon aller, parbleu! de répliquer ma pièce. Je me sens trop "sol parisien"! — Tu es une amie et je suis bien "penny" de te quitter, mais, que veux-tu? Ici, je ne me "cent" pas dans mon milieu... on ne fait pas assez "ducat" de moi! Regarde autour de toi: tu ne vois que des "couronnes" sur des "souverains" et des "Napoléons"... On y parle toujours de "Louis" et jamais de nous! D'autre part ça "shelling", ça pue ici un relent étranger auquel je ne saurais m'accoutumer... Du reste, reluque un peu ces profils de "mark" mal et dis-moi s'il en est un seul qui ait l'air "franc"?... Ses "terces" si hautain surtout qui me déplaît, et puis, en définitive, à rester plus longtemps dans cette geôle je rix"d'aler" en leur compagnie, réchauffer de ma braise quelque coffre-fort "kreutzer" par le déficit. Je n'aurais point "pfenning" de souffrir en fréquentant cette société qui me toise comme si j'étais en métal "blanc"... ce monde interlope et cosmopolite que le crayon du maître "Florin" a cloué au pilori du ridicule en traits indélébiles. J'aurais bien

voulu permuter avec un banquier américain, un homme "dollar" dans la bourse de qui l'on ne moisit pas! hélas! on a méconnu mon "talent"... c'est roide, mais laisse faire... rira bien qui le "denier" rira. "Taël" que tu me vois je bous d'impatience et ne puis rester en "piastre"! aussi suis-je résolue à sortir coûte que coûte de ce carcere-"douro" où l'anémie me "décime"... J'ai mis Liard et toi dans le secret; ne me "livre" pas si tu ne veux m'accompagner dans ma fuite, et ce soir je "para Monoco" me mettre au vert sur le tapis. Le patron est un vieux "rouble"ard qui la connaît dans l'art d'accommoder les "reis" et je ne me soucie guère d'"kopeck" avec lui!

—Tout ça, dit l'"obole", c'est très joli... mais j'ai "peseta" combinaison... Il me semble que "sapèque" par plus d'un côté...

—Ne t'inquiète point, répliquait ma pièce de cinq francs. Tout ce que j'avance est "réal"! Je vais "guinée" le bon moment. C'est l'heure où l'employée "roupie" et quand la monnaie d'or. C'est aussi l'heure où le patron, ce vieux grippe-"sou requin" attablé à la terrasse d'un café du "Bolivar" Je m'empare à tout hasard d'une paire de "pistoles" et je m'esquive. Je pourrai de la sorte loger "doublon" dans le côté pile d'"écu"-rieux qui seraient tentés de me poursuivre.

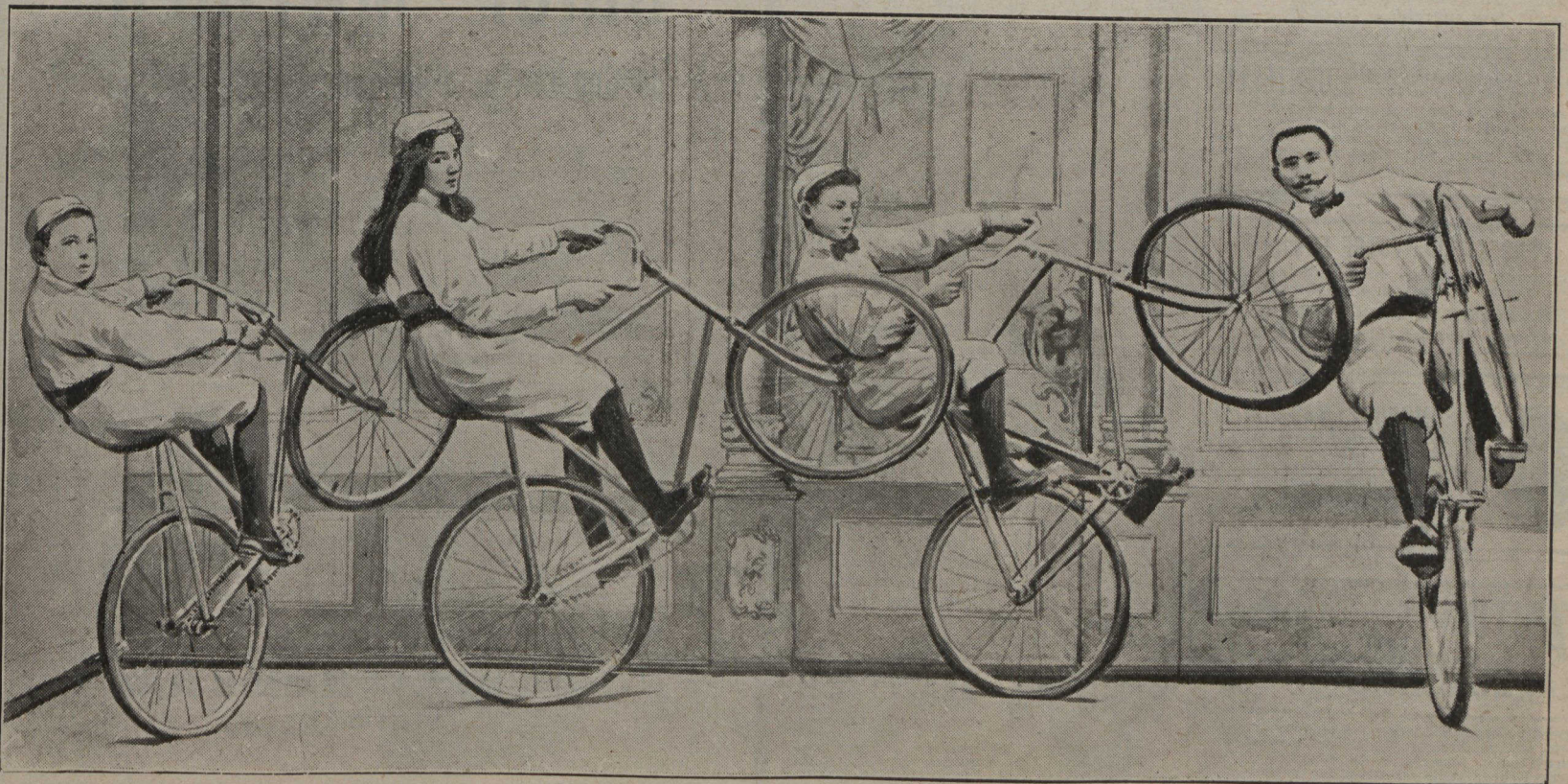
Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et le soir du jour où le complot fut décidé et résolu, les camelots, en file indienne, hurlaient dans les rues du Quartier:

—Faut lire l'évasion de la "Thune"! l'horrible "drachme" de la rue de la "monnaie"... l'arrestation du changeur...

L'ÉPÉE DES ACADÉMICIENS

Les académiciens français ont chacun leur manière de porter l'épée qui, on le sait depuis l'"Immortel", est creusée, — horreur! — d'une rigole pour l'écoulement du sang. On a remarqué que M. de Mun la porte avec la crânerie d'un ancien cuirassier; M. de Heredia, avec l'allure d'un hidalgo; M. Brunetière, comme un cierge; M. Boissier, comme une faulx; M. Albert Sorel, comme un capitaine de mobile.

Quant à Labiche, l'épée était son cauchemar: il craignait toujours qu'elle ne s'embarrassât dans ses jambes.





10 CENTS POUR LE TOUT. Une belle bague gravée en double de 18c ou une alliance, 25 jolis morceaux de soie, une épingle à tête en perle, un beau porte-monnaie de poche en cuir, 2 boutons, breloque en argent doublé pour chaîne de montre, une belle épingle en rose, une épingle en fer à cheval, un bracelet en double, aussi un collier broché. Tout ce lot, avec notre grande liste d'occasions et un coupon reçu-au-comptant de 25 cents, port payé; seulement 10 cents. Adresser

EXCELLO COMPANY, East Orange, N. J.

Poils Follets Enlevés!

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse:

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.

CHOSSES ET AUTRES

— Le Canada produit une moyenne de 10,677,597 livres de laine par année.

— 10 berlinois sur 22 ont un compte aux banques d'épargne.

— Les baleines du Groënland vivent jusqu'à 400 ans.

— Les cheveux noirs pour perruques, etc., viennent en grande partie, des continents italiens et espagnols.

— L'Orégon compte, pour cette année, sur une récolte de 90,000 ballots de houblon d'une qualité supérieure à celle des années dernières.

— Il y a à San Francisco un cheval qui n'a que 22½ pouces de hauteur, pèse 73 livres et a 10 ans. C'est un record.

— A Berlin où le téléphone est d'emploi très fréquent, on entend, depuis quelques années, beaucoup mieux de l'oreille droite.

— La police de Londres fait rapport que près de 34,000 personnes se sont égarées l'an dernier dans les rues de la capitale anglaise.

— Le cadran de la nouvelle horloge de Milwaukee a 120 pieds de diamètre. La nuit, il est éclairé par 2,000 lumières incandescentes.

— On calcule que 35,033 personnes ont été annoncées comme perdues ou disparues l'an dernier, et que moins de la moitié ont été retrouvées.

— Les fermiers qui émigrent des Etats-Unis au Canada sont d'un caractère différent de celui des Canadiens. Les Canadiens émigrent, eux, aux Etats-Unis pour y chercher de l'emploi, tandis que les immigrants américains viennent au Canada pour y acheter des terres à bon marché.

12 verges de très belle Valenciennes DENTELLE!

Un seul prix. Aussi de grands paquets de très belles broderies de soie et de joies souvenirs, le tout pour 10c port payé. Adresser: **Excello Co., 472 Main St., East Orange, New Jersey.**

PENSEZ POUR VOTRE FAMILLE

D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à

J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)

EDMOND J. MASSICOTTE,

Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1630 rue Notre-Dame, Montréal -
Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

— Le cargador ou portefaix mexicain transporte jusqu'à 400 livres pesant sur sa tête ou ses épaules.

— L'an dernier, la compagnie du Pacifique Canadien a dépensé \$11,000,000 suivant les déclarations de l'ingénieur en chef pour différents travaux.

— Le Canada n'a importé d'Allemagne depuis le 31 mars 1904, que 530,000 livres de sucre brut, contre 150,000,000 livres, en 1903, durant la même période.

— Une nouvelle locomotive faisant le trajet entre Paris et le Havre a parcouru 120 milles dans une heure. Elle a dix roues, est énorme et pèse en conséquence.

— On compte au Canada environ 60 manufactures de chaussures représentant un capital de \$5,000,000 et procurant de l'ouvrage, à plus de 10,000 ouvriers. C'est la province de Québec qui en a le plus grand nombre, car on y compte 25 manufactures.

— Depuis le commencement de l'année, les statistiques du travail nous indiquent que depuis les 5 premiers mois de l'année on a compté 268,000 personnes qui se sont mises en grève, contre 600,000 durant la même période, l'an dernier.

— La population des Etats-Unis est actuellement estimée à près de 82 millions d'habitants et celle du Canada à plus de 6 millions, vu l'immigration depuis les deux dernières années, sans compter le surcroît annuel, de la population du pays.

— Le Canada a exporté 252,979 tonnes de foin en 1901, 434,807 tonnes en 1902, et 450,066 tonnes en 1903. Cependant la production totale de foin au Canada, a dépassé le chiffre de 8,252,631 tonnes, dont la province d'Ontario a fourni 2,852,465 tonnes, et la province de Québec 2,581,824 tonnes.

— Le souverain persan possède une collection de pierres précieuses qui vaut, au bas prix, cent soixante-quinze millions. Mais, quand il quitte ses Etats, il laisse au palais toute sa parure de soleil et d'étoiles pour n'emporter que des imitations. Les badauds n'en admirent pas moins les feux de son aigrette.

— Le grand-duc Paul, qui semble appartenir au temps où ne régnaient sur les hommes que les héros de belle stature, des demi-dieux, ne trouve pas dans les hôtels qu'il honore de sa présence de lits assez longs pour assurer son repos. Aussi emporte-t-il à travers le monde une couchette métallique qu'un mécanicien attaché à sa suite monte et démonte à chaque déplacement.

— Il paraît que la région où la chaleur atteint son plus haut degré dans les pays habités serait au sud-ouest de la Perse, sur la côte du golfe Persique: en cet endroit, aux mois de juillet et août, le thermomètre ne descend, ni jour ni nuit, au-dessous de 37 degrés 5 C et s'élève souvent jusqu'à 54 degrés C.

— Un globe-trotter a noté sur ses tablettes la qualité du rire chez différents peuples: L'Italien a le rire caressant et harmonieux. L'Allemand rit d'une façon ferme, assurée. L'éclat de rire du Français est franc, joyeux. L'Anglais gentleman se réjouit discrètement (quand il se réjouit!), mais les simples sujets d'Edouard VII lâchent leur rire comme une fusée. L'Ecossois rit cordialement. L'Irlandais montre toutes ses dents, en homme content de rire. Quant au rire du Chinois, il est de mauvaise qualité, ni expressif ni cordial; ce que nous nommons vulgairement, le rire jaune!

PERE KOENIG'S GRATIS Un livre très sériex sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

REMOULADE AMERICAINE. — Piler six grammes d'œufs durs; y ajouter peu à peu six cuillerées d'huile, sel et poudre de Ran ou du poivre très fort. Délayez avec du fort vinaigre. Faites en sorte que la sauce soit bien liée. Se sert avec poissons au court bouillon et les viandes froides.

PREPARATION DES CORNICHONS. — Les cornichons, dit-on, sont les olives du Nord. Quelle que soit la valeur de cet aphorisme, les cornichons ont du bon, surtout s'ils sont bien préparés. Pour les réussir, prenez cinq livres de très petits cornichons, brossez-les, coupez le bout de la queue, mettez-les dans un vase de terre avec une poignée de sel; retournez-les assez pour qu'ils soient tous bien imprégnés de sel. Laissez-les ainsi reposer vingt-quatre heures, égouttez-les de l'eau qu'ils ont rendue, versez du vinaigre blanc bouillant en quantité suffisante pour qu'ils y baigent, couvrez le vase et laissez infuser vingt-quatre heures. Lorsque les cornichons auront pris une couleur jaune, retirez le vinaigre, que vous mettez bouillir dans un chaudron non étamé sur un feu très vif; jetez-y les cornichons, remuez-les et, au moment où ils seront près de bouillir, retirez-les du chaudron et laissez-les refroidir, ils reprendront leur couleur naturelle. Mettez-les ensuite dans les vases où ils doivent rester et couvrez-les d'assaisonnements, comme passe-pierre, estragon, piment, petits oignons, ail. Remplissez les vases de vinaigre, de manière que le tout baigne, et couvrez-les avec soin. Les cornichons seront bons huit jours après. Si vous tenez plus au goût qu'à la verdure, voici une manière plus simple: brossez-les par petites

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne

s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles.

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. **THE SAMARIA REMEDY CO.,**
23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

portions à mesure de la cueille, salez-les, faites-les égoutter dans leur eau comme nous venons de le dire, et mettez-les dans le vinaigre à froid avec assaisonnement.

AVEC RAISON

On redoute avec raison la consommation, mais on néglige avec une déplorable absence de logique de soigner un rhume qui, négligé, conduit à la phtisie et au tombeau. Avec un flacon de **BAUME RHUMAL**, on se débarrassera du rhume et de ses fatales conséquences.

UNE JEUNESSE QUI TOUSSE NE DOIT PAS HESITER...

Gargon ou fillette, prenez de suite du Sirop Mathieu de Goudron et d'Huile de Foie de Morue. Ne perdez pas de temps, peut-être très précieux, à essayer des remèdes incertains, douteux et inutiles. Prenez le

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

Le système des jeunes personnes est souvent affaibli par leur croissance rapide, ils ont besoin d'un tonique, et le Sirop Mathieu, tout en possédant les meilleurs remèdes connus pour agir sur les bronches et les poumons, renferme en outre des toniques et reconstituants puissants qui donnent au système la force qui lui fait défaut. Il rend l'appétit, le sommeil, et son emploi peut prévenir ces suites si funestes des rhumes qui s'attachent aux adolescents.

Il n'y a pas de substitut pour le Sirop Mathieu.

Cie J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE, P. Q.

Si votre humeur vous rend fiévreux, les Poudres Nervines de Mathieu prises en combinai on avec le **SIROP MATHIEU**, arrête ont promptement vo re fièvre.

L. CHAPUT FILS & Cie, Dépositaires du Gros MONTREAL



Une dame éminente du Sud, Mme Blanchard, de Nashville, Tenn., raconte comment elle a été guérie de mal de reins, étourdissements, périodes douloureuses et irrégulières par l'emploi du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"Chère Mme Pinkham: — La reconnaissance m'oblige de reconnaître le grand mérite de votre Composé Végétal. J'ai souffert pendant quatre ans de périodes douloureuses et irrégulières, aussi d'étourdissements, douleurs aux reins et aux cuisses et de sommeil agité. Je redoutais le temps où tout pour moi serait souffrance.

"Une santé meilleure était tout ce que je désirais et la guérison si elle était possible. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a redonné la santé et le bonheur en quelques mois. Je me sens comme une autre maintenant. Mes douleurs sont disparues. La vie m'est devenue douce et tout me semble agréable et facile.

"Six bouteilles m'ont apporté la santé et m'on valu plus que des mois de traitement par un médecin qui ne m'avait réellement rien fait. Je suis convaincue qu'il n'existe pas d'aussi bon remède pour les femmes que votre Composé Végétal et je le recommande fortement à toutes mes amies qui ont besoin de secours médicaux." — Mme B. A. Blanchard, 422 rue Broad, Nashville, Tenn.

Nous paierons \$5,000 si nous ne pouvons produire l'original de la lettre ci-dessus prouvant son authenticité.

SANOL

LE MEILLEUR
LE PLUS PUISSANT
DE TOUS LES TONIQUES.

Ne contient pas
D'ALCOOL

En vente dans
toutes les pharmacies
DEMANDEZ LE

SANOL

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons,
Tapissage, Blanchissage,
Enseignes.



No 73

St-Chs - Borromée

MONTREAL

PHONE

MAIN 4564

EAU ET FEU

Coincidence curieuse! En ce même moment, à Paris, se tiennent deux congrès sinon ennemis, du moins aussi opposés que le sont l'eau et le feu: — le congrès des allumettiers, qui fabriquent les matières occasionnant les incendies, et celui des sapeurs-pompiers, qui ont pour mission de les éteindre...

A propos des allumettes, citons une curieuse statistique qui vient d'être dressée par un économiste anglais ayant sans doute à occuper les loisirs de ses vacances.

Il assure que l'Europe brûle, chaque jour, quatre milliards d'allumettes, qui représentent huit cent mille mètres cubes de bois, et quatre cent vingt mille kilogrammes de matières inflammables.

Notre mathématicien fait là-dessus d'amusantes digressions fantaisistes. Il a calculé le temps perdu chaque jour à allumer ces bouts de bois: en supposant qu'il faille une seconde pour faire prendre feu à chaque allumette, on constate que les Européens dépensent, quotidiennement, à ce petit exercice, un temps correspondant à 126 ans, 10 mois, 5 jours et quelques secondes!

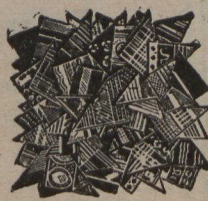
Un serment au Siam

Lorsque les anciens Grecs voulaient faire un serment redoutable et sacré, il leur suffisait de jurer par le Styx.

Les Siamois modernes ne se contentent pas à si bon marché, si l'on en juge par l'effroyable citation qui suit, que nous empruntons à un journal indigène: c'est la formule par laquelle les fonctionnaires de la cour de Siam ont dernièrement juré fidélité au prince héritier du royaume.

"Que le sang s'échappe de chaque veine de mon corps; que la foudre me coupe en deux parties; que les crocodiles me dévorent; que je sois condamné à porter de l'eau à travers les flammes de l'enfer dans un panier d'osier sans fond; que j'émigre après ma mort, dans le corps d'un esclave; que je souffre les plus durs traitements pendant des années aussi nombreuses que les grains de sable des quatre mers; que je naisse de nouveau sourd, aveugle, muet, mendiant, couvert des plaies les plus repoussantes; que je sois aussitôt précipité chez Narok (l'enfer) et torturé atrocement par Prea-Yom (divinité infernale). si je viens, à parjurer mon serment!"

Faut-il que les hauts fonctionnaires de la cour de Siam se sentent mal assurés de leur fidélité, pour prendre ainsi à témoin tous les êtres de ce monde et de l'autre, depuis les divinités infernales jusqu'aux crocodiles!



Morceaux de Soie
2 cts le paquet

En ayant une grande quantité, nous réduisons nos prix. Tous les morceaux sont neufs et beaux. Forme de triangle ou de carré. Bonnes dimensions. Les plus jolis dessins, 15 morceaux de choix par paquet; aussi en plus des morceaux carrés de velours.

et de satin. 1 paquet, 2 cts; 3 paquets, 5 cts; 12 paquets, 15 cts. 100 paquets, \$1.00 port payé.

H. C. BUCHANAN CO., P. O. Box 1528, New-York



CORSINE

DEVELOPPANT LA
FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

The Madame Thora Co.
TORONTO, Can.

POUR RIRE

— Ta belle-mère est charmante!...
— Eh bien, mon ami, je te la prête, à condition que tu ne me la rendes pas!...

× × ×

— C'est sa femme que je ne peux pas sentir...

— Alors c'est bien la peine qu'elle se mette autant de musc, la malheureuse!...

× × ×

— Que voulez-vous? Il n'a jamais voulu voir un docteur, et maintenant il est mort.

— Oui, c'est un accident que je lui ai prédit il y a cinquante ans.

× × ×

— Comment a-t-il fait sa fortune?...

— En fumant...
— Oh! ce n'est pas possible!...

— Si, en fumant 100,000 jambons par jour.

× × ×

— Est-ce que tu trouves qu'Adolphe est un bon acteur?

— Non détestable.

— Lui, il admire ton jeu.

— Ah! C'est qu'Adolphe est mauvais comédien mais excellent critique!

× × ×

— Monsieur, après les informations que j'ai prises touchant votre caractère, il m'est impossible de vous donner ma fille Dorothee.

— Alors, monsieur, donnez-moi une des deux autres... Ça m'est égal!...

× × ×

— Mais, mon cher, citez-moi donc une seule belle action de votre vie!...

— Mais chère amie, je vous ai empêchée de mourir vieille fille, et c'est bien quelque chose!...

× × ×

— Voyons, mon chéri, pourquoi veux-tu que je te fouette?...

— Parce que papa a dit comme ça qu'il allait le faire tout de suite si tu ne le faisais pas toi-même, et lui, il tape plus fort que toi.

× × ×

— Tu as entendu parler de ce gaillard qui prétend connaître un homme à fond d'un seul regard?

— Oui. Eh bien?

— Figure-toi que l'autre jour il a voulu me carotter un dollar. Il me prenait sans doute pour un imbécile...

— Naturellement! Son oeil est infailible!...

× × ×

— Il faut que votre mari s'abstienne de tout travail...

— Mais, docteur, il ne consentira jamais à se croiser les bras.

— Alors, il faut lui faire croire qu'il travaille beaucoup en lui obtenant, par exemple... une place de fonctionnaire.

× × ×

Mme Olympie, une coquette qui a dépassé la quarantaine, minaude devant quelques amies qui parlent de leur âge.

— Moi, fait-elle, j'ai l'âge du Christ!

— 1904 ans, s'écrie une de ces dames; je savais bien que vous exagériez toujours un peu, ma chère, mais pas autant que ça!

LE PLUS EFFICACE DE TOUS

Le BAUME RHUMAL est le remède le plus efficace pour les maladies de la gorge et de la poitrine. Dès les premières doses la toux diminue et l'oppression cesse. Son usage prolongé guérit les vieilles bronchites.

CINQUANTE ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans
Colliques ni Nausées
sans
AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
par l'emploi
des
CAPSULES
L. KIRN
à l'extrait éthéré
de FOUGERE mâle pure
sans Calomel.
PARIS - Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours

La Dyspepsie

Cette maladie est facile à guérir, quel qu'en soit la gravité, avec un traitement naturel par "La Digestive"

Essayez-la et votre estomac ressentira de suite une amélioration, suivie d'une prompt guérison.

PRIX, 50 cts LA BOITE

Demandez-la à votre pharmacien, ou écrivez directement, au

Laboratoire de Remèdes
et Produits Végétaux

136 rue St-Denis

"Nos médecins spécialistes vous donnent gratuitement leurs conseils sur n'importe quelle maladie."

SI VOUS AVEZ BESOIN D'UN BON
PIANO, ADRESSEZ-VOUS A

J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

Prix spéciaux pour argent comptant ou avec
conditions pour convenir aux acheteurs.

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES.

MACHINES A COUDRE.



—Mon pauvre Tom, tu ne serais pas malade, si, au lieu de boire des
alcools inférieurs, tu avais bu du bon "Scotch Marchant Old Highland
Whisky".

Un Breuvage Pur, Sain et Savoureux

COMME LE

**Café de
Mme Huot**



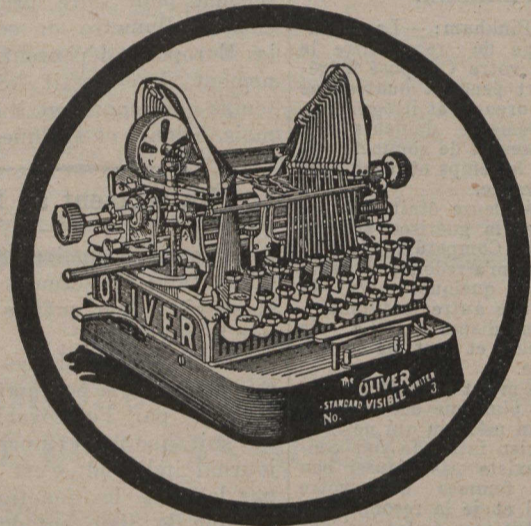
ne peut certainement pas nuire aux fonctions
digestives — il ne peut que les activer.
En canistres seulement. Une livre, 40 cents ;
deux livres, 75 cents.

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS EPICIERS

E. D. MARCEAU

IMPORTATEUR

285 RUE SAINT-PAUL, - - - MONTREAL



LE CLAVIGRAPHÉ OLIVER
est le meilleur et il imprime visiblement

On demande des Agents

Ecrivez et demandez nos offres spéciales

The Canadian Oliver Typewriter Company

183a RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement.

DEMANDEZ

LE

PARTOUT

CE BON CHOCOLAT JACQUES!



LE
MEILLEUR
DE
TOUS.

Agent general pour le Canada : A. du CASIÉL, 1299 Notre-Dame, Montréal. Bel. Tél. Mail. 89.



— LES —
BRANDIES
PH. RICHARD

sont aujourd'hui les plus en

Vogue
au
Canada

Les bons connaisseurs en ma-
tière de Cognac les préfèrent
à tout autre.

Agents pour le Canada :
LAPORTE, MARTIN & CIE
MONTREAL

